

GENÈVE LETTRES

Revue de la Société genevoise des écrivains

SOMMAIRE

N° 10 / 11

LITTÉRATURE

André Aug E. Ballmer	Anaïs Jaquet, chantre de la poésie lyrique	1
Maurice Pianzola	Deux lettres : 1. De Bahia 2. D'un voyage dans les Alpes	4
Pascal Ruga & Ronald Fornerod	Au sujet d'un poème	7
Claude Schmidt	John Petit-Senn (1792 - 1870)	10
Charles P. Marie	Essentialisme et " Révolte "	14
Poèmes de : Luce Péclard, Luc Vuagnat, Lya Syngalowski		17
Etiennette Chalut-Bachofen	Madame Emilia Cuchet-Albaret (1881 - 1962)	19

suite au dos de la Revue

Automne 1987

Prix : Fr. 9.-

Sommaire (suite)

CHRONIQUE DE POESIE CONTEMPORAINE

André Aug E. Ballmer sur Jean-Daniel Robert	22
Charles P. Marie sur Jean Chaboud & Claude Schmidt	
Luce Péclard sur Lisembe Elebe, Huguette Junod & Simone Rapin	
Pascal Ruga sur Blaise Vasem	

ENQUETE ET CREATION

Lya Syngalowski	Ecrire à Genève	27
André Durand	Cinq Mudras du Bouddha	28

ETUDE EN CHAINONS : Jean-Claude MAYOR, par Luce Péclard, Charles P. Marie et J.-C. Mayor	30
--	----

POEMES DE : Madiana Luchetta-Russotti, Marie-Augusta Martin, François Victor Tochon	37
---	----

LECTURES APPUYEES

Edith Habersaat : LA NUIT D'AUTUN, de Gabrielle Faure.	40
Charles P. Marie : Henry Babel contre les "Mômiers" et le sectarisme	42

CHRONIQUE DES PROSES

Luce Péclard sur Gabriel Mützenberg	44
Jean Bessière sur Charles P. Marie	
André Aug E. Ballmer sur Fawzia Assad	
Charles P. Marie sur André Aug E. Ballmer et Edith Habersaat	
Eliane Vernay : Dix années d'édition poétique	48
Réglement du Prix littéraire 1988 : un ouvrage dramatique inédit	

SOCIETE GENEVOISE DES ECRIVAINS

21, chemin de Roches – Case postale 31 – 1211 Genève 17
Tél. 86 23 26 – C.C.P. 12-3388

Société affiliée à l'Institut National Genevois

COMITE

Président : Ronald Fornerod
Vice-Président : Charles P. Marie
Secrétaire : Denis Pierre Meyer
Trésorière : Fanny Mouchet
Membres : Marie-Augusta Martin, Lya Syngalowski, François Tochon

GENEVE LETTRES

Editeur : Société Genevoise des Ecrivains
Rédacteur en chef : Charles P. Marie
Comité consultatif : André Aug E. Ballmer, Jean-Paul Darmsteter, André Durand
Edith Habersaat, Jean-Claude Mayor, Luce Péclard,
Maurice Pianzola, Claude Schmidt
Comité d'honneur : Henry Babel, Alfred Berchtold, Jean-Georges Lossier,
Henri Morier, Gabriel Mützenberg, Simone Rapin, Pascal
Ruga

CONTRIBUTIONS A GENEVE LETTRES

Les livres, les articles (pas plus de 7000 mots), les comptes rendus (pas plus de 600 mots), doivent être adressés à la revue. La Société ne publie que les poèmes de ses membres. Par contre elle insère avec plaisir toute étude portant sur des auteurs genevois depuis les origines. Quatre sections s'offrent aux créateurs et critiques :

1. Les écrivains des débuts de la ville de Genève à la Réforme.
2. La période moderne, allant jusqu'à la fin du 19ème siècle.
3. La littérature du 20ème siècle.
4. Les contemporains.

GENEVE LETTRES publie des comptes rendus ayant trait aux ouvrages qui témoignent de la vie culturelle de la République et Canton de Genève ou de ses auteurs. Est jointe également une liste des livres reçus.

LITTERATURE

Anaïs JAQUET, chantre de la poésie lyrique

En écrivant ce billet, j'ai une quinzaine de recueils de poèmes d'Anaïs étalés sur ma table, sans compter deux livres de nouvelles, un abécédaire des animaux et sans oublier d'importants textes littéraires sur les thèmes de la fleur et de la danse, les deux derniers publiés conjointement avec la regrettée Liliane Bétant.

La fleur. Assurément Anaïs Jaquet a dû être longtemps une femme-fleur que je n'ai pas connue.

La danse. Une des rares choses que ce poète discret m'ait jamais confiées de sa vie privée, c'est qu'adolescente elle était montée à Paris pour débiter comme petite souris au prestigieux Moulin Rouge.

Dans mes chroniques du **Dauphiné libéré**, j'ai relevé entre autre qu'Anaïs Jaquet était un des écrivains les plus prolifiques et les plus publiés de la République. Elle a d'ailleurs obtenu, en plus de diverses distinctions, le prix de la Société genevoise des écrivains offert par la Ville de Genève et le prix de la Nouvelle littéraire de l'Association française des palmes académiques.

Elle écrivait comme les oiseaux chantent, épiait l'insolite sous toutes ses formes et épanchait ses sentiments sur tout ce qui est manifesté, l'oeil aussi curieux et parfois inquiet que celui de la mésange sur le bord d'une fenêtre. Elle inondait le créé de ses impressions et attendait en retour une réponse amicale des plantes, des animaux et parfois passionnelle des humains.

Ne l'ayant connue qu'à un âge respectable, elle me faisait l'effet d'un petit oiseau indiscipliné, mais émouvant, sorti de sa cage.

Ses poèmes sont aussi l'ouverture de son coeur au monde. Amour, joie, mélancolie, parfois désillusion, jamais amertume, mais espérance et sérénité. Des passions aussi qui reviennent souvent, mais que le cours de la vie avait rendues raisonnables. Avec cette étonnante remarque ou boutade : "Chacun a aimé follement / avant ou après, peu pendant (Camaïeu).

Poésie innée, lyrisme naturel qui chantait sous sa plume, non seulement un été, comme la cigale, mais toute l'année en une inspiration inépuisable.

Il y avait chez cette méridionale (née et élevée à Arles) une naïveté désarmante qui faisait bon ménage avec un brin d'astuce habilement feintée qui m'irritait parfois et que je ne cachais pas. Ainsi m'appelaient-elle, lors de nos inoubliables rencontres et lors des soirées des "poètes du mardi" "mon cher ennemi".

Ce qui m'a le plus frappé à son contact et à la lecture de ses poèmes, pensées, écrits, c'est l'authenticité d'un être à la fois présent et absent, "un monde enfermé dans une femme" comme aurait dit Victor Hugo.

Le meilleur hommage que l'on puisse rendre à Anaïs Jaquet, c'est de renvoyer à son langage poétique inimitable.

Je citerai quelques vers pour ceux qui se posaient la question de savoir à sa mort si Anaïs était croyante.

Il faisait nuit et je marchais
Et pensant à Dieu aux écoutes,
Je priais sans que nul s'en doute
(Presque rien)
Pour aimer votre paradis, mon Dieu,
Il faudrait bien des choses
(Hier, aujourd'hui, demain)
Dieu était un poète / en sa tour de lumière / Il créa le monde
Et ce fut l'enfer / Que ne reprend-il / sa créature en lui ?
(Camaïeu)

Je pense qu'Anaïs Jaquet devait écrire spontanément, comme autrefois les troubadours improvisaient, comme dessinent les caricaturistes.

Je ne t'ai rien donné
Que mon besoin de toi.
(Presque rien)
C'est la triste saison
Des cloches qui s'enrhument
J'en ai créé moi-même
Des pluies sur mes amours.
(Camaïeu)

Et puis ces vers tirés de l'étonnant recueil intitulé "Va-et-vient du je-toi-nous-tous" :

Je suis un forçat enchaîné à des mots
qui me fouettent la cervelle
J'ai longtemps feuilleté
Le livre de ton front.

Il faudrait citer en entier les "sept péchés capitaux" qui se terminent ainsi :

Par humaine faiblesse, j'ai péché les sept fois.
Que le tenant du bien me jette les sept pierres.
Fais avant de le faire, qu'il compte trois fois
Pour se donner le temps d'un retour en arrière.

Anaïs Jaquet s'est éteinte comme une fleur s'endort au crépuscule.
C'est bien ce qu'elle avait désiré :

Mourir encore toute vivante
Et non survivre à demi-morte.
(Va-et-vient du je-toi-nous-tous)

Terminons ces extraits avec ce troublant chant d'adieu :

Je ne ferai pas semblant
d'oublier que l'on meurt
et que cela est dur
de quitter ceux qu'on aime.
(Camaïeu)

Cela est dur aussi pour ceux qui restent, chère Anaïs !

André Aug E. Ballmer

DEUX LETTRES

1. De Bahia

Revenant de l'Amazonie, l'appareil vole bas. Rarement, tout au fond dans un brun bleu, une piste rouge, le maquis, la forêt. Tout au fond, dans un brun encore plus bleu, il n'y a plus d'eau.

A Tiradentes, près de la fontaine Sao José aux trois bouches capricieuses, j'ai vu ce soir-là, la Croix du Sud pendre, bleue, sur la gorge noire de la Sierra das Mortes.

Au bas de l'escalier de l'église de Matosinhos, à Serro do Frio, un grand Noir barbu, athlétique, avec un large chapeau de paille, un pantalon jaune, une chemise bleue, tient d'une voix nasillarde quel discours pathétique ininterrompu, par quelle folie est-il habité ? Ou par quelle raison contre tous dans cette obscure montagne aux mines de diamant, folle, jadis isolée par les gardes portugais ?

Dit Menininha: Tu touches de tes deux pieds nus la terre battue par les pas de nos pères et de nos mères avançant sur le long chemin rouge, dansant le soir.

Tu es fils d'Exu, ce qui veut dire aussi compère ou homme de la rue. Mais tu as parcouru une longue route et c'est pourquoi tu crois être parmi nous cette nuit, dans la Baie, avec Georges le marin grec déserteur.

Avait dit Djibril, le Peulh: Tu as connu les Yorubas de la grande nation et les hommes rouges qui ont traversé le désert avec leurs vains troupeaux. Tu sais l'origine des forgerons et les lois des teinturiers et des autres métiers.

Dit Menininha: Mais tu es un homme blanc et tu viens des montagnes, dis-tu, que nous ne connaissons jamais, où il y a des lagunes et des fazendas où tous les hommes travaillent, dis-tu. Tu essaies de comprendre ce que tu ne peux comprendre.

Mais tu as baissé les yeux devant les Indiens tristes dans cet igarapé d'Amazonie. Tu as aimé le cabocle silencieux sur sa route d'eau brune.

Tu es fils d'Exu, que certains appellent démon, mais il fait la navette entre les dieux et les hommes.

Tu as franchi la serra de Cipó après avoir traversé le long désert et dans le servao, tu as vu les fleurs rouges et bleues, grasses et épaisses contre le froid et le soleil.

Tu as aussi franchi la serra de Espinhaço et longé, la nuit, le rio Jequitinhona et tu as reconnu les traces de nos pères. Parce que tu as la longue vue, tu les as regardées.

Tu as remonté le rio das Velhas.

Dit Rubem Valentim: Je suis né sur la terre américaine chantée par Pablo Neruda. A Bahia, ma ville, j'ai parlé avec les arbres. J'aime les arbres et ils me parlent. J'aime le cèdre, le mogano, et j'ai apporté des offrandes au magaleira, arbre magique.

J'étends mes emblèmes d'acrylique, je dresse dans le mato mes emblèmes de bois. Ils parlent mon langage de métis, de fétichiste. Je sens sur mes épaules le poids de Bahia. Le sang noir coule dans mes veines et

mes yeux sont ouverts sur ce qui se passe, partout. Je montre un monde enchanté qui naît de la terre de Bahia, européenne, africaine, indienne. Je parle un langage difficile, brésilien, universel. Mon art défie le temps: il libère l'homme. C'est un exercice de liberté contre les forces de répression.

Écrit Dulce: J'ai quitté la cité des Marinheiros à Recife, la cité aux petites prostituées giflées jour après jour. Retourne en octobre, mais dis le jour, que je vienne de Casa Nova à Bahia.

2. *D'un voyage dans les Alpes*

A peine quitté le Rhône, nous avons trouvé une pomme puis des prunes. De l'autre côté de la montagne, nous nous sommes nourris, le quatrième jour, de mûres et de framboises, une autre fois de myrtilles. Nous avons vu un lièvre, des pics et des choucas, les pattes et le bec rouges, un jour de très nombreux tout petits moineaux des neiges dans le brouillard, une gélinotte, une couleuvre; les marmottes, nous les avons entendu siffler seulement. D'énormes moutons, par dizaines, nous ont accompagnés dans une certaine détresse. Nous avons vu des renoncules de tous les bleus et de tous les mauves, de larges chardons argentés, des arnicas et des marguerites, des anémones soufrées, des gentianes pourpres et un seul rhododendron encore en fleur, dans le pli d'un rocher, en plein nord, près d'un névé, de l'autre côté du col du Fornalino. Et aussi, le sixième jour, trois chanterelles que nous avons données à l'institutrice d'Antronapiana qui nous a hébergés, le soir.

Le chemin du col du Monte Moro, le troisième jour. On retrouve de temps en temps les dalles en escalier sur lesquelles ont passé des centaines de mulets chargés de poudre et de tabac avant que ne soit creusée la route du Simplon. Je dois dire que cela m'émeut outre mesure. Je crois que cela ressemble au Pérou: les dalles, gradins à demi effacés, l'aridité, l'inconnu devant nous.

A Pescarena, nous avons enfin trouvé les anciennes mines d'or où, vers la fin du XVIIIe siècle, un certain capitaine Testoni tomba, alors qu'il était "entièrement épuisé d'argent et de crédit", sur un "noeud" dont il tira en vingt-deux jours 126 livres de 12 onces ou 189 marcs d'or pur. Il y faisait travailler une centaine d'ouvriers, les mineurs gagnant 21 sols de France par jour et les simples manoeuvres, 18 sols. Mais il ne reste plus que des rochers mutilés parmi les vignes en treille, les bouquets de fresnes et de mélèzes.

Surtout, nous avons rencontré sur l'Alpe de Lavazzeno un beau berger aux cheveux bouclés, sorti des montagnes grecques. Il a écouté le récit des circonstances de notre voyage et nous a dit: "Voi siete felice gente". Il nous a accompagnés sous la pluie pour nous montrer le passage. Il dansait dans les éboulis avec son parapluie et son long bâton. Sur l'Alpe Garione, nous avons mangé au milieu des enfants taciturnes la polenta baignant dans le lait froid.

A San Lorenzo, je me suis trouvé seul avec des souvenirs de la fin du siècle dernier: le grand père rétameur, le pain de seigle sec, le fromage sec, la polenta, le chemin familial des contrebandiers par le col de

Monscera. Le reste importait peu.

Il y avait tous les jours de grands nuages noirs et tes yeux pâles, tristes souvent. Je ne voulais pas croire que ce serait la dernière fois.

Maurice Piazola

P.S. Nous avons vu aussi de beaux granits veinés de vert ou de bleu.

AU SUJET D'UN POÈME

Extrait de correspondance à propos de

“*NOS JOURS AINSI DONNES*”, suite poétique de R. Fornerod
paraissant en automne 1987 aux Editions de l’Emeraude, Genève

J’aime votre très beau poème (. . .) m’imprégnant de son harmonie où la grâce et la discrétion se joignent avec tant d’intime ferveur, là, où s’ “*Accouple l’éphémère à l’hymne de la terre*”.

Votre long et prenant poème se lit avec la tendresse d’un amour perdurable, et si la souffrance vient nous surprendre en

*Notre misère rythmée
Au glacié de nos pages,*

il est bon aussi de :

*Retrouver le sentier
Sans autre direction
Que ta respiration aux lèvres de résine.*

En une secrète mélodie, discrétion et pudeur qualifient votre “suite poétique”; c’est une confiance en profondeur, une intériorité intense nous tient en une émotion rare, jusqu’au dernier vers où viennent s’éteindre les derniers jours.

Vous avez ce don que j’appelle improprement : l’art de la distanciation des vers. Exemple : votre premier vers surprend avec force : “*Avant le jour défoliant*” et déjà vous nous emmenez vers la constante du thème qui vous hante. Tout au long du poème, vous établissez une large respiration entre un vers et l’autre, si bien que vous nous gardez dans cette étendue de l’image qui est fidèlement la vôtre, en un rythme où chaque vers vit de sa vie propre :

L’écume neuve balance les digues

Et nous voilà dans le mystère de la poésie : cela qui nous dépasse :

*Quelqu’un que je ne connais pas
Modèle les Travaux et les Jours.*

Nous ne pouvons nous en tenir qu’à ce qui EST, mais je suis avec vous lorsque vous écrivez :

*Mais le monde est si vaste
Et les mots vite usés,*

je me sens frère de votre quête, comme si nous allions au-delà de ces conditionnements où il semblerait que :

Nous referons aussi la mer.

Mais nous ne sommes que des hommes . . . reprenons notre humble place dans la création : *‘Il faudra redescendre et reprendre les veilles’*, aller jusqu’au bout de ce qui nous unit, accomplir notre humanité (. . .).

Je ne vous ai vraiment retrouvé que dans votre poésie, et je vous remercie de coeur profond de m’avoir envoyé votre manuscrit.

Goûtons au pain de jour.

Vais-je continuer, cher ami-poète, aller en ces paysages de l’âme où votre Valais m’enseigne souvent : *“Sur le ventre des montagnes gonflées encore de nuit”* (. . .) Je préfère vous redonner au secret de cet amour qui est au coeur de *“NOS JOURS AINSI DONNES”*, je vous laisse à : *“Ce ciel de nuit”* dont les étoiles brillent aussi en moi . . .

Avec toute ma ferveur (. . .)

Pascal RUGA

EXTRAIT DE " SUITE POÉTIQUE "

*Le ton change
Les gestes s'esquivent
Les cicatrices témoignent
Du temps de trop*

*Les mots ronronnent
Ne déchirent plus les fibres de ta chair
Ils ont perdu saveur*

*J'aurais voulu redonner sang
Au verbe aimer
Prendre le monde tout le monde
Par ton corps*

*Mais le monde est si vaste
Et les mots vite usés*

Demeure au coeur la peine

Ronald Fornerod

in Nos jours ainsi donnés

La poésie genevoise au début du 19ème siècle

JOHN PETIT-SENN

1792 - 1870

Il existe dans la région chénoise une avenue Petit-Senn. Elle doit rappeler la mémoire d'un poète qui fut célèbre au début du 19ème siècle. Jean-Antoine Petit naquit à Genève le 6 août 1792 dans une villa de son grand-père située au bord du lac, aux Eaux-Vives. Il était le fils d'Etienne Petit, propriétaire d'une des dernières indiennes de Genève; il ajouta le nom de sa mère, née Senn et il prit l'habitude de signer John Petit-Senn. Tout jeune il manifesta son talent, écrivant des poèmes pour diverses occasions, anniversaires, mariages, baptêmes.

Il fut envoyé en France, à Lyon dans une maison de commerce dans la branche de celle de son père. Jeune il était actif et même agité. De retour à Genève, il fréquenta les milieux littéraires. Devenu un poète à la mode, il fit partie du "Caveau littéraire" et de la "Société littéraire". C'est à une séance de cette dernière qu'il lut une partie de son premier grand poème, "La Miliciade".

Aimant discourir et ses propos étant, paraît-il, passionnants et parfois piquants, jusque dans sa vieillesse, Petit-Senn parlait encore plus qu'il n'écrivait alors que son oeuvre poétique est abondante.

"La Miliciade" à laquelle on fait souvent allusion est donc une oeuvre de jeunesse. Elle décrit avec esprit et une certaine moquerie, en quatre chants, une revue d'inspection, des exercices et un campement des troupes genevoises. Cette suite d'alexandrins, malgré quelques longueurs, est drôle :

Le marteau de l'horloge est levé sur quatre heures,
Et dans tous les quartiers, sortant de leurs demeures,
Les nombreux artisans, en soldats transformés,
Dans la ville à grand bruit se répandent armés.
On croirait que Genève est prise par nos troupes;
Chaque place offre à l'oeil des peux rangés en groupes.
Là le pesant fusil du dernier arrivé
Fait en se reposant retentir le pavé.

Avec ses amis J.F. Chaponnière et Salomon Cougnard, il fonda le "Journal de Genève" en 1829, mais il s'en désintéressa dès que cette publication devint plus politique que littéraire.

Il créa en 1832 une revue "Le Fantastique", de tendance humoristique, qui paraissait tous les quinze jours et qui fit beaucoup rire tout Genève (plus de cinq cents abonnés) dont il était l'amuseur attitré. Il réussit, en rédigeant presque seul ce journal à le maintenir pendant cinq ans.

Plus tard, il publie plusieurs recueils de vers dont "La Griffonade" (badinage dont Griffon, le concierge du Collège, était le héros), "Les Perce-Neige", "Bigarrures littéraires", "Paysages poétiques".

En général, il passait l'été à Mornex, au pied du Salève; là il se croyait déjà à la montagne. S'il a glorifié les pics et les glaciers, il se contentait

de les admirer à distance. Il a décrit dans un très long poème une rude montée au Salève en octobre 1830 et sa joie d'une vue bien gagnée :

Le canton se déroule, il semble être une toile
Où mille objets divers paraissent tour à tour.
Quel spectacle pompeux ! quelles sublimes scènes !
Que de champs, de jardins, de pampres, de forêts !
 Mon oeil enchanté se promène
 Sur le vert gazon de la plaine
 Et sur le sillon des guérets.
Que de riches couleurs dans cet amphithéâtre
Que le Jura termine à l'horizon lointain !

Et la description se poursuit pendant une trentaine de vers.

En 1834 il visite la Suisse, l'Allemagne et l'Autriche; en 1836, il se rend à Montpellier et à Nîmes et les années suivantes à Marseille et à Nice.

Ayant remis le commerce paternel et vendu la propriété des Eaux-Vives, ce qui lui procura une certaine aisance, il alla vivre à Chêne-Bourg chez sa fille et son gendre, le docteur Jacquier, (40 rue de Genève). Il y passa plus de trente ans et c'est là qu'il reçut des poètes genevois et même de nombreux écrivains français. Souffrant de rhumatisme et devenu craintif devant la maladie, il entendait recevoir dans son salon ceux qui désiraient le voir. Il entretenait une correspondance abondante, notamment avec des intellectuels français et il se plaisait à réunir une collection d'autographes.

En pleine époque romantique, il est resté un classique. Voici la première strophe d'un poème sur ce sujet :

Je vois sur d'antiques créneaux
 Un fantôme qui passe.
J'entends au fond d'anciens châteaux
 Une voix qui me glace.
Je chante la brise du soir,
Aussi l'on m'exalte, il faut voir !
Et tic, tic, tique
Voilà ce que c'est
Par le temps qu'il fait,
Que d'être romantique !

On a trop vu en Petit-Senn uniquement le poète satirique. Il avait pourtant de la sensibilité, exprimée plus ou moins à la façon de l'époque.

Quand il vend le domaine paternel au bord du lac :

Je n'aurais su veiller au rapport de ma terre;
Je courbais sous l'ennui d'être propriétaire.

il évoque avec émotion ses souvenirs d'enfant :

Chaque endroit me raconte une scène d'enfance;
Je respire un printemps embaumé d'innocence,
 Parfum si pur, si doux !
J'y trouve en soupirant quelques feuilles fanées,

De ces fleurs du plaisir que l'aile des années
Emporte loin de nous.

Il a gentiment décrit ses premières rencontres avec sa future épouse

Lorsque je la voyais, sautant,
Qui foulait l'herbe des prairies,
Et cueillant leurs plantes fleuries
Vers moi s'avançait en chantant !
Déjà son bras sous le mien passe,
Nous parcourions les champs, les bois,
Sans que jamais elle fût lasse,
Sans jamais mesurer l'espace
Dont notre course avait fait choix.

Il se plaint après le décès de son épouse :

C'est bien le bois, le vallon, la colline,
Où le printemps jette à foison des fleurs
...
Hélas ! pourquoi ces lieux pour me séduire
Ont-ils perdu leurs charmes d'autrefois !
...
C'est que la mort m'a touché de son aile
Quand près de moi sa faux moissonne celle
Qui me gardait mon bonheur et sa foi;
C'est qu'en ces lieux où nous allions ensemble,
Au temps passé, hélas ! rien ne ressemble ;
Nous étions deux, je n'y suis plus que moi.

Selon les chroniqueurs du temps, cette épouse avait pris grand soin du poète pendant bien des années.

Mais il convient de revenir à ce qui fit son succès. Châteaubriand a dit de lui qu'il était "un auteur qui sait rire avec grâce".

Voici la première strophe d'un poème où se manifestent sa fantaisie et son esprit satirique :

Célébrons Monsieur Belleface,
Toujours prêt à faire le bien,
Offrant tout de fort bonne grâce,
Aux gens qui n'ont besoin de rien.
Lorsqu'un ami le sollicite
De lui prêter un peu d'argent
En lui souriant il le quitte
Et lui dit d'un air obligeant :
"Pour tout autre chose, ma foi,
Mon bon ami comptez sur moi."

Ce fut une surprise à l'époque dans le monde littéraire lorsque, changeant de ton et de domaine, Petit-Senn se fit moraliste pour écrire l'ouvrage intitulé "Bluettes et Boutades". Le titre est modeste. Il s'agit de maximes et de réflexions qui reçurent les félicitations notamment de Sainte-Beuve, de Jules Janin, d'Edgar Quinet.

Quelques exemples :

On tient mieux les hommes par le mal qu'on peut leur faire que par le bien qu'on leur a fait.

Nous sommes toujours fort reconnaissants des services qu'on va nous rendre.

Les abus les plus criants sont ceux dont on ne profite pas.

Le plus lucratif des commerces serait d'acheter les hommes pour ce qu'ils valent et de les revendre ce qu'ils s'estiment.

Respectons les cheveux blancs, surtout les nôtres.

Un rien blesse l'amour-propre, mais rien ne le tue.

Après avoir perdu sa femme, sa fille unique et son gendre,
Petit-Senn mourut le 10 mars 1870. Un petit-fils conduisit les obsèques.

John Petit-Senn aura joué un rôle important dans l'histoire de la poésie à Genève.

Claude Schmidt

ESSENTIALISME ET "REVOLTE"

L'art, selon Camus est privatif (1). Il est l'absolu moins quelque chose qui totalise. Cette totalisation est "unité", un *pour soi*, au sens sartrien (2), qui capitalise et qui individualise au nom de l'universalité; la beauté n'est pas, mais elle *existe*. Ainsi peut-il déclarer : "L'art aussi est ce mouvement qui exalte et nie en même temps" (HR. 303). Cet art est négation de l'absolu, il est créé de main d'homme et à son propos on comprend le commentaire biblique : "Tu ne te feras pas d'image taillée..", non pas dans l'éclairage de la Réforme qui "élit la morale et exile la beauté" (HR. 303), mais parce que l'art ainsi conçu individualise et éloigne de l'absolu. La Beauté pourrait être le *Bien* de Dieu, le *Bon* de Dieu, et comme le suggère Pierre Souyris (3), aux origines, *Bien et Beau* sont des composantes de Dieu, en DIEU, selon leur étymologie (4).

Nous voici loin de la "Révolte" qui exclut la légende (lire étymologie), pour nous mieux recomposer, loin de l'absolu : Il n'y a donc qu'un seul art révolutionnaire qui est justement l'art mis au service de la révolution" (HR. 304). Hors cet art là, point de salut ! Quand Camus envisage la démarche intellectuelle qui préside à cette définition de l'art, il souligne son intégration dans l'espace-temps qu'il appelle Histoire : "la transformation de l'histoire elle même en beauté absolue" (HR. 305) devient l'objectif. A dire vrai, il y a ici appropriation du terme "beauté absolue", celle de Dieu, que remplace une parcelle de beauté érigée en absolu. Il devrait plutôt parler de "beauté *totale*", pour représenter la totalité de beauté appliquée à un objet ou oeuvre d'art. La "beauté totale" (par rapport à un phénomène réel s'opposerait alors à la "beauté absolue", comme un *pour soi* (subjectif-sartrien) à l'*en soi* (objet matériel ou source d'inspiration premiers). La Beauté de la chose en soi (5), Dieu, est par définition a-représentée (non représentable) puisqu'elle comporte toutes les totalités limitées et mises ensemble pour l'occasion : ce qui est impossible, en tous cas selon Camus.

Toujours dans la logique de la "Révolte", Camus affirme que : "Dans toute révolte se découvre l'exigence métaphysique de l'unité, l'impossibilité de s'en saisir et la fabrication d'un univers de remplacement" (HR. 305). Il est à la fois conscient de l'unité (en Dieu) qui lui paraît impossible - de force humaine -, et résolu à se satisfaire d'un "univers de remplacement" (HR. 305) : "La révolte, de ce point de vue, est fabrication d'univers" (HR. 305). C'est beaucoup dire, puisque loin de l'absolu, il s'agit de la totalisation d'une parcelle de réel, l'art humain lui-même. L'artiste qui n'est pas *essentialiste* (6) est un révolté et, pour Camus, "Toutes les pensées révoltées (. . .) s'illustrent dans une rhétorique ou un univers clos" (HR. 306), à moins que l'art véritable ne dépasse les bornes mêmes ainsi "révolutionnairement" établies.

Car comment s'intéresser alors à l'unité de cette maison close qui est aussi "besoin de cohérence" hors de l'absolu (7) ? Et il cite Van Gogh : "Je crois de plus en plus qu'il ne faut pas juger le bon Dieu sur ce monde-ci. C'est une étude de lui qui est mal venue" (HR. 306).

L'exigence des anciens prophètes est bien respectée. "Dieu est Dieu *nom* de Dieu", comme l'affirmait Maurice Clavel. "L'unité du grand style" (HR. 306) loin de l'absolu est impossible. En est autant éloigné, le style qui naît de la "Révolte".

L'analyse camusienne est lucide. Ainsi le paysagiste : "il élimine autant qu'il élit" (HR. 307); le peintre, pour sa part, "procède à une fixation" (HR. 307). Avec le grand artiste pourtant, le *pour soi* cherchera-t-il (comme en profondeur) les dimensions de l'*en soi* : il s'agit du "miracle de l'art" (HR. 307). Mais Camus voit l'art plutôt comme "une conjuration de la nature et de l'histoire" (HR. 308), c'est-à-dire selon une donnée synchronique qui, sortant du réel (*conscience réelle*), entre dans le domaine du possible (*conscience possible*), mais loin de l'absolu en sa *durée* bergsonienne et diachronique (*conscience absolue*) (8). Quand Camus parle de "métaphysique", (il s'agit à nouveau d'appropriation par l'espace puisque Dieu lui est étranger (ou plutôt qu'il se veut étranger à Dieu). "La révolte de l'artiste contre le réel" (HR. 308) est plus une révolte contre Dieu, à moins que le réel soit Dieu lui aussi, c'est-à-dire la précipitation en absolu visible d'un visible plus conséquent qui appartiendrait à la *durée* et qui porte pour nom Absolu (9).

Quand Camus cite à nouveau Van Gogh (HR. 308), c'est pour parler non plus de *conscience absolue* qu'il ne pressent, semble-t-il même pas, mais de *conscience possible*, au sens ou l'entendra Lucien Goldmann (10). Selon ces situations, Albert Camus appartient lui aussi déjà à la "Modernité", ce qui donne raison à Platon, dont il rappelle que celui-ci excluait les poètes de sa République : mieux valait retenir les dimensions de *langue et de parole* plutôt que de donner cours à la *métaphysique* (11). A moins justement qu'aujourd'hui, la fonction du poète soit bien celle de métaphysicien (12), dans le dépassement de la "Révolte" et de la zone d'obscurité existant entre celle-ci et la lumière (conscience absolue de celle-ci). Il s'agit donc de ramener l'homme à Dieu (en Lui) et, cette conscience essentielle à trois dimensions, fait du poète un prophète ou un voyant. Rimbaud, le poète-enfant, l'avait bien vu et suffisamment pour fasciner Verlaine, le poète de "l'être" et de "l'unité" à deux dimensions, pourtant en quête d'absolu. Mais pourquoi alors cette zone d'ombre ou d'obscurité chez les poètes maudits, de Baudelaire à Tristan Corbière ?

C'est le dépassement à trois dimensions que le *poète essentialiste* recherche aujourd'hui (13). La gageure est dans la transcendance des poncifs de la "Modernité" : se mirer en Dieu dans la transparence de Sa révélation, et dépasser par la même occasion Moïse et la brisure des Dix Commandements, en allant plus avant en *conscience* que la "zone d'indétermination" dont parlait Bergson (14). L'"unité", n'est pas la même que celle de Camus : *Quête de l'Un* (15), disait Pierre Emmanuel. Toute *poésie essentialiste* est un bain de transparence, loin de l'obscur et par révélation : ainsi le poète rejoint-il "divinement" ce qu'il énonce, distançant la parcimonie, l'Histoire et la "Révolte" pour voguer en les quatre éléments dans l'Absolu.

A distance de l'engagement unidimensionnel, l'Art ayant dépassé la "Révolte", entre en absolu comme on entre en religion. L'objet de l'action est alors une véritable *Révolution essentialiste* (16) selon laquelle la transcendance donne son sens à l'immanence et où la transparence assure l'Un alors que s'estompe, puis disparaît, le diktat de l'Arbitraire du Signe (17).

Charles P. Marie

NOTES

1. Albert Camus, *L'Homme révolté* (Idées/Gallimard, 1977), publié, 1951. (HR, puis la page, dans notre texte).
2. Voir l'emploi des notions de *pour soi et d'en soi*, dans mon *Jean Giraudoux aux sources du sens*, Ed. d'Austrasie, 1982, 164 pages.
3. *La folie d'Abraham*, Nouvelles Editions Mame, Paris, 1979 et un ouvrage plus philologiquement scientifique : *La Désintégration du Verbe*, Ed. Paul Roubaud, Aix-en-Provence, 1969.
4. Voir : (1) de Lanza del Vasto, *Etyologies imaginaires* (Préface de Pierre Souyris), Editions Denoël, Paris, 1985 et (2) de Jean Brun, *L'Homme et le langage*, PUF, 1985.
5. Gaston Bachelard, *L'Eau et les rêves*, José Corti, 1942.
6. Sur l'essentialisme, outre la bibliographie figurant dans C.M., "Vers une poétique de l'Espoir", in *Art et Poésie* N. 115, de juillet 1986, à noter : a. "Giraudoux peintre et poète de la transparence", in *Art et Poésie*, N. 86, d'avril 1979. b. "Dossier : Poésie genevoise contemporaine (Vuagnat - Lossier - Godel)", in *Etudes Romandes*, Vol V, N. 1, Acadia University, Canada 1984. c. "Gaston Bachelard, half-way between science and the object", in *Literator*, Jaargang 6, Nummer 1. Potchefstroomse Universiteit, R.S.A., 1985. d. "La haine d'Electre - un regard essentiel sur Jean Giraudoux", in *Nottingham French Studies*, Vol 25, N. 1, Nottingham University, G.B., mai 1986. e. "Avant-garde et sincérité (Ionesco)", in *Revue d'Histoire du Théâtre*, Paris, 1986-2.
7. C.M., "A re-examination of "form and meaning" in Camus "Le Malentendu", in *Nottingham French Studies*, vol 17, N. 2, G.B., octobre 1978.
8. Voir "Aux origines de la langue", dans mon : *Le sens sous les mots*, Potchefstroom University Press, R.S.A., 1984, 269 pages.
9. Comment l'atteindre : C.M., "Rythmanalyse et perception pure", in *Actes du Colloque du Centenaire de Gaston Bachelard* (Préface de Georges Canguilhem); Université de Dijon, 1986.
10. Concepts politiques chers à Lucien Goldmann, *La Création culturelle dans la société moderne*, Gonthier 1971.
11. Voir le chapitre intitulé "Considérations sur le signe linguistique" et en particulier l'article "Tora et créativité. L'en soi dans la langue vivante", in *Le Sens sous les mots*.
12. Bernard-Henri Levy, *La Barbarie à visage humain*, Grasset-Fasquelle, 1977.
13. Voir les méthodes critiques utilisées dans C.M., *Genève et son luth* (analyse de trente poètes), publié avec le concours de la Ville de Genève, Editions Slatkine, GE, CH., 1987, 248 pages.
14. Sur les concepts de "moi fondamental", "perception pure" et "zone d'indétermination", si utiles à l'analyse poétique, voir : Henri Bergson, *Matière et mémoire*, Alcan, 1896, mais aussi, *Essai sur les données immédiates de la conscience*, Alcan, 1889.
15. Pierre Emmanuel, *Le Goût de l'Un*, Le Seuil. 1963.
16. Voir ma "Préface à la Révolution essentialiste", (version corrigée), in *La Mésange* (à mon domicile : 78 Ch. de la Montagne, 1224 Genève), 1980, 124 pages.
17. Proposé par Ferdinand de Saussure, in *Cours de linguistique générale*, Cinquième Edition, Payot, Paris, 1960.

"Le premier acte est libre en nous, dit Méphistophélès, nous sommes esclaves du second." (Goethe, Faust, 1ère partie)

BRISER LE KARMA

*Il faudrait que chaque acte en soi
Fût unité de temps parfait,
Geste premier, divin octroi,
Sans lien de cause à effet.*

*Tout à la fois, cet acte libre
Serait début et conclusion.
Il aurait son propre équilibre,
Son essence et sa cohésion.*

*Il se détacherait, fini,
Tel une bulle happée au ciel.
Rien ne serait par lui terni
Dans le futur providentiel.*

*A chaque instant, un nouveau moi
Serait alors au palmarès.
Vivre deviendrait un exploit
Sans droit pour Méphistophélès.*

Luce PECLARD
5 mars 1987

SI LA JOIE . . .

*Si la joie s'éloignait à la vitesse d'un sourire,
Si l'on devait connaître la prison d'un silence,
Si l'on devait affronter le geôlier d'une absence
Et s'éteindre à distance de souvenirs
Qu'advierait-il de la lumière ?
Qu'advierait-il de l'univers ?*

*Si la griffe de l'heure
S'aiguissait au velours de notre coeur
Et qu'une lune de malheur
Entre nous venait à se glisser
Eclipsant le bonheur
Et pourrissant la clarté,
Que ferions-nous de nos baisers ?*

*Si l'amour venait à désertier,
Que ferions-nous de nos sommeils ?
Que ferions-nous de nos soleils ?
Que ferions-nous de nos désirs ?
Si la joie venait à nous quitter
A la vitesse d'un sourire ?*

Luc VUAGNAT

GLORIA VICTIS *

Cet homme à tête d'enfant mal coiffé, léger comme un fétu, qui titubait, se retenait aux murs, qui brusquement ployait sous le coup de pied d'une douleur, qui fermait son visage, qui avait tous les âges, qui n'en avait plus.

Cet homme de sable portait toute sa vie dans ses poches déchirées, toute sa vie sur des feuilles poussiéreuses informes – "ses œuvres complètes" – qui tombaient de ses mains. Il les lisait, partout, n'importe où, d'une voix somptueuse, trouée, énorme, émerveillée. D'une voix en sang.

Et il parlait, parlait, disait tout, osait dire "Je suis seul" à des inconnus qui écoutaient effrayés, gênés, avaient hâte qu'il se taise, qu'il parte.

Cet homme ébréché, noir et rouge habillé en "gala" à cinq heures de l'après-midi.

Ce vieil enfant éperdu, ce drapeau en loques, qui titubait, titubait et ne tombait pas.

Lya SYNGALOWSKI

* in Fenêtres sur isles

MADAME EMILIA CUCHET-ALBARET (1881 - 1962)

Tante Emilia était une autorité certaine : Il fallait que je dise oui et non pas ouai comme au village; il fallait que je me tienne bien à table et j'avais toujours peur de faire une tache sur la nappe. Elle était très généreuse et me faisait de beaux cadeaux, elle m'écrivait des cartes postales quand j'étais en clinique : un tambourinaire, qui avait dans son tambour les vues d'une petite ville provençale . . . mais elle aimait mieux ma soeur. Elle avait cette aura des poètes et une robe de clair de lune qu'elle m'avait montrée, toute brillante dans l'armoire. Elle était belle et disait des choses plus sensées que ses amies qui riaient, comme un robinet de baignoire, en buvant le thé dans le service Wedgwood. Elle était maîtresse d'elle même, de la maison, et tout à la fois oncle Jacques, Henri et William mes cousins. Elle était présidente de la Section de Littérature à l'Institut National Genevois; assise au premier rang je ne trouvais pas les séances toujours très drôles, mais j'en ai des souvenirs précis. Je savais par coeur "Le Beau Château" avec ses emprôts, ses rimes, ses rondes, et ses poèmes. Il en ressortait surtout son attachement à l'enfance et à la maison de famille, Le Château de Confignon.

J'avais alors un beau château ma tante lire-lire-lire
Couleur d'oiseaux et de sourires ma tante lire-lire-lo
Il m'apparaît si vif encore
Au fond du limpide passé,
Avec son profil élancé
Baigné de radieuse aurore
Parmi tous ces châteaux de songes
Qu'il était brillant celui-là
Son charme, son étrange éclat
Sur ma vie encore se prolonge . . .

Je chantais aussi des poèmes en musique et tirés des "Images d'Epinal"
dans le recueil : "Heureux qui Voit les Dieux"

Il y a près du ruisseau
Où mes chèvres s'en vont boire,
Un banc large au bord de l'eau
Un banc frais dans l'ombre noire. J'y retrouve mon amant . . .

Sur le livre on avait barré le mot "amant", pour le remplacer par "galant" c'était plus correct !

Aujourd'hui, en feuilletant son oeuvre j'admire sa détermination, son talent surtout et l'esprit qui l'a conduite. Elle a dessiné toute son oeuvre avec un profond respect du passé, le culte de la famille et du pays.

Mon père garde en un coffret d'anciennes Lettres
Des reliques, des parchemins longs et raidis . . .
Oh ! les chers vieux objets où revit mon ancêtre,
Pierre, celui qui vint des Cévennes jadis.

Toute sa vie est là, ses rêves, sa fortune :
..... et cet humble pécune :
Dix-huit-cents écus blancs avec quelques deniers
(La Flamme sous la Cendre)

Elle a dédié "Le Collier d'Etoiles" à ma mère, et la dédicace en dit long.

A Ma Soeur

Ces poèmes je te les donne
Pensifs et graves par instants
Je les ai tant aimés ! Pardonne
Si je suis triste en les quittant.
J'ai penché sur eux tant de songes,
Tant d'allégresse et de ferveur
Qu'en eux résonne et se prolonge
Ce que mon être a de meilleur.

Avec sa maison tenue en papiers de musique, ses activités diverses, sa vie familiale et sociale, sa curiosité artistique . . . et je pense à une collection d'émaux de Genève qu'elle a rassemblée puis qu'elle nous a distribuée, et une remarquable collection d'estampes japonaises découvertes dans les marchés au puces de Paris et de Genève et les marchands d'estampes sur les bords de la Seine et en Italie, et dont elle a fait don en partie au Cabinet des Estampes à Genève . . .

Comment a-t-elle pu voler à tous ce temps de silence et de pensée qu'exige l'écriture ? Mère, épouse, soeur, tante, amie, elle suscitait et entretenait de grandes amitiés et malgré tout sa créativité avait la première place. Elle a publié :

Les Fuseaux d'Yvoire	1909
La Flamme sous la Cendre	1914
Le Collier d'Etoiles	1917
Le Beau Château	1921 Prix de la Fondation Schiller
Heureux qui Voit les Dieux	1925 Prix Edouard Tavan
Le Message de la Cité	1933

Ta grâce, ta beauté, Genève, est protestante
Faites d'émotion que tu sais contenir
Elle ravit celui qui chemine, le hante
Et l'incline, passant d'un soir, à revenir
Sur ta colline offerte au grand soleil qui traîne.

.....

Que le Seigneur te prenne en Sa garde, qu'il sonde
Ta respiration et ta soif et ta faim,
Qu'il mesure le cri d'amour que tu retiens,
Qu'il nourrisse ton âme et que Lui seul te mène
Sur ta colline où l'ombre est presque une clarté !

Je cite un article tiré du Journal de Genève et signé P.C. (Paul Chaponnière).

Le Message de la Cité - De ce message de Genève, Madame Cuchet-Albaret se montre l'interprète modeste mais fervente. Ses dons de poète lui font trouver dans la campagne, la cité et le passé genevois, cette émotion pure qui rafraîchit les coeurs, élève les esprits et nous apporte le confort d'avoir bien à nous, sous les yeux et sous la main, un objet digne de l'amour dont notre coeur se sent gonflé. -

Les livres de tante Emilia reflètent, en effet, beaucoup de ferveur, de la tendresse, de l'amour, le goût de la lutte et le doute.

Tant d'allégresse, tant de doutes,
Tant d'orgueil dépensé en vain
Ma chanson n'ira pas plus loin
Que le contour de la grand route
(Le Collier d'Etoiles)

Aux Editions du Bouquet d'Images, Vandoeuvres, Genève, ont été publiés 6 recueils sous le titre général "Au Pays des Petites Joies". "Le Jardin aux Pivoines" - "Le Verger Derrière la Porte" - "La Route qui s'en va" - "Contes du Soleil Levant" dédiés à Robert et Danièle, ses petits enfants, et "La Route qui Revient" qui fut son dernier livre. Ces livres sont, pour la plupart, des contes en vers illustrés par des estampes aponaises, et l'un d'entre-eux par des dessins de Robert Hainard. Là elle a lâché la bride à toute son imagination et sa vision s'est nourrie de ce qu'elle avait saisi de l'art oriental avant tout.

Deux études en prose : "Fragments de Souvenirs" d'Edouard Tavan et "Au Tic-Tac des Montres à Clef"

Tante Emilia Tout un monde artistique, littéraire, toute une époque ! comme aurait dit papa.

Et. CHALUT-BACHOFEN

CHRONIQUE DE POESIE CONTEMPORAINE

Jean-Daniel ROBERT, *Egrènements*, Editions Poésie Vivante, Genève, 1986, 118 pp.

Jean-Daniel Robert a publié aux Editions Poésie Vivante à Genève un recueil de poèmes à forme variée qui met en évidence sa science du verbe. Dans une préface analytique, Pierre Marie en signale les petits bijoux de poésie moderne, l'éveil sensuel, les célébrations audacieuses et en traduit la démarche linguistique par des néologismes à étymologie variable tels que métaboles, paranomase et autre récursion.

Dans un "Avant-Goût . . ." de son recueil, Jean-Daniel Robert pense devoir mettre en garde ce qui distingue le dialogue amoureux (éros) du vulgaire délire sexuel (pornoïa), car ses poèmes ne sont pas que des exercices de rhétorique mais abondent en descriptions du corps de la femme en un langage à la fois osé et pudique. En effet, l'amour vrai ne remonte-t-il pas de la chair vers la pureté ?

Ouvrons le livre des "Egrènements".

La première partie apparaît plutôt comme amusement linguistique que langage poétique. "A Monsieur Molière" est plaisant. "L'espérance", "La foi" sont bien isolées dans leur page blanche (vide ou pleine selon le sens donné) alors que "La charité est moins discrète.

Il faut arriver à la page 56 pour trouver l'audace attendue.

*Je suis enivré de ton parfum de louve
La cognée a fendu la gueule du soleil . . .
Je grave ta voix au mur de mon front.*

Voici les diverses "Célébrations" inondées d'effluves érotiques. D'abord celle de l' "unique caverne" qui n'est pas celle de Platon, on s'en doute, mais l'endroit où Abel fut engendré et que le poète retrouve en une sorte d'ivresse incantatoire;

*Humaine eucharistie . . .
Dans ses profondeurs abyssales . . .
Clé de voûte de la cathédrale . . .
Je retourne à mon nid d'amour.*

Puis la "Célébration des nourritures" :

*Chevreaux jumeaux, perdrix sauvages . . .
Paniers suspendus de fruits mystérieux*

vers qui rappellent étrangement les deux faons et les jumeaux d'une gazelle, c'est-à-dire les seins de la bien-aimée que décrit le Cantique des Cantiques;

D'autres célébrations encore telles que "Rivière" ou "Calice" dont la désignation renvoie au lieu du culte.

*Femme, chacune de tes lignes mélodieuses
Est ourlée de ce feuillage essentiel.*

Et ainsi de suite jusqu'aux "Litanies saintes", liturgie propre au poète et dont le caractère sacré reste personnel.

Pendant, moins obsédé par les "paraboles du triangle fou et saint", Jean-Daniel Robert nous livre d'autres images moins constantes et tout aussi poétiques :

*Mon oeil est assis sur la corniche
A écouter les orgues de l'océan
Quand un oiseau tout en fourrure
S'est blotti là dans ma main.*

André Aug E. BALLMER

Jean CHABOUD, Les cicatrices du silence, Editions Saint-Germain-des-Prés (68, rue du Cherche-Midi - 75006 Paris), 1986, 48 pp.

“Les bulles n'existent / que si elles sont transparentes” et cette poésie est une quête du “mûrir”, dans un pas de danse où le répétitif est fait d'ajouts qui frisent la prose. “Laver les mots / pour raconter le monde”, plutôt que recréer le langage, ambition ordinaire des poètes ! Une fois le blanchiment effectué, Jean Chaboud fait corps avec la surprise, avec la matière, le rêve et le langage. “L'homme avance péniblement”, par rêves intercalés, d' “Héribert chevalier des brumes”, au “Samourai et les baguettes”. On discerne, chemin faisant, la quête qui passe de la “zône au foetus” et l'An Mil : “Les cathédrales mortes / trouvent indéfiniment / la brume / hurlante / où sont passés / les bâtisseurs . . .” L'équation est tracée, alors que les deux infinis ont pour nom “nature” et “terre”. L'homme leur est “étranger”, Jean Chaboud a “du mal / à assumer / son écorce terrestre”. L'espoir . . . la femme, “le rêve c'est toi”. Parfois le conte fait un croc-en-jambe à la poésie, et c'est pour le mieux !

C.M.

Claude SCHMIDT, Charme de vivre, Perret-Gentil, Genève, 1987, 72 pp.

J'ai toujours pensé qu'il se trouvait derrière cet auteur un philosophe; celui des Heures fugitives (1977), dont on jouit et avec lesquelles on passe. Or voilà qu'avec Charme de vivre, les choses se précisent, et c'est le thème du train qui “fonce” et qui “fuit”, du temps, qui revient.

Claude Schmidt est une incidence à la vie, aux êtres humains : “J'ai cru comprendre, et cela blesse, / Ce qui se cache en chacun d'eux. / Mais pour tous j'ai de la faiblesse, / Voulant en vain qu'ils soient heureux.” Cette quête de charme passe par une anima “douce et gentille” qui sera le point de mire : “Trouver le brillant et le rare / Pour capter l'esprit féminin.” Claude Schmidt touche du regard. Sa poésie n'est pas évidente à qui cherche le trompe-l'oeil, à qui recherche des éclats. Elle est du rase-mottes, un toucher doux des êtres et des choses qu'il nomme en vers classiques et pourtant si proches de notre vie contemporaine qu'on dirait qu'il les a époussetés..

Il y a une chanson grise du vers qui fait le Charme de vivre, c'est celle de l'habitude. Une fois le mouvement pris, les pains du boulanger qui sortent du feu après les champs de blé, et le “feu doré” à chaque aurore : ce touché très doux se transmute à la lumière, tel un avion sur “un chemin montant”. C'est aussi un répertoire que l'on visite avec la mémoire, une présence en sous-verre et l'on est des deux côtés du verre : présence qui touche et souvenir qui laisse toucher. C'est là le rêve et sa nature : être poète, c'est l'être. Mais Claude Schmidt le fait avec un tel effacement que beaucoup passent et ne ressentent pas l'air . . . Ils n'ont pas encore assez senti pour aimer ou pour être heureux alors que : “L'horizon sur l'eau se balance; / Le soleil domine l'instant. / Un flot de bien-être s'élançe / Au-dessus du lac frémissant.”

La poésie de Claude Schmidt est un frémissement qui est perçu de l'intérieur et ses poèmes sussurent. Très beau cet archet ! mais il faut élever l'ouïe pour souligner la musique que son auteur transmet sur la corde. Ainsi le vent, le rêve, mais toujours de l'intérieur : c'est une poésie sans bruit, sans désaccord, sans griserie autre qu'elle-même : “Lorsque le vent transporte un rêve, / Il ne faut pas qu'il soit trop fort. / Les rêves lents qu'il les élève / Bien doucement, sans un effort !” Poète des éléments en puissance, Claude Schmidt

Moraliste, aussi très simplement, l'auteur de *Charme de vivre*, dont le titre en dit long sur la profondeur des mélanges d'espoir et de réalités qui nous entourent, de la vie de l'un à la vie du groupe, de l'existence à l'absolu, tout en passant par la méditation. Il en va de cet ouvrage comme de l'argenterie ou de la lampe d'Aladin, plus on le frotte et mieux cela brille. Mais savons-nous rêver avec suffisamment de force ? Il semble que Claude Schmidt le puisse.

C.M.

Lisembe ELEBE, Les cailloux de l'espoir, Editions Poésie vivante, Genève, 1987

A l'heure des réfugiés – refoulés ou non – signalons le recueil d'un diplomate zairois vivant à Genève, Lisembe Elebe, qui au même titre que Léopold Sedar Senghor, a été élu récemment membre de l'Académie française des Sciences d'outre-mer. Auteur d'une œuvre déjà importante, il offre aujourd'hui cet important recueil illustré par lui-même, où s'affirme une vitalité incoercible, un foisonnement d'images où s'affrontent exubérance, puissance et fatalité des sentiments, selon les propres termes du grand poète belge disparu, Maurice Carême. En deuxième partie, les "Chants du crépuscule" nous livrent des chants d'immigrés et des appels de l'Occident. Ce poète engagé magnifie la femme et la chante avec des accents à la fois doux et forts, rendant grâce d'abord à sa mère "dont l'amour a habillé ses jours" et dont il voudrait qu'elle le portât encore dans ses bras.

Et puis il a quitté son pays, sa maison, sa terre natale, et le voilà à présent prisonnier de ces rêves, "avec des larmes de pèlerin qui tombent doucement sur sa peau nue". Les poèmes de Lisembe Elebe sont gonflés de sensualité fervente, de formes et de couleurs africaines dans le souvenir d'une "odeur de citron mûr qui monte de la terre" et dans l'enchantement éternel des voix du tam-tam. Le poète donne libre cours à sa nature riche et rayonnante qui transcende toute solitude et revient encore et toujours à sa mère, Moanza, qu'il ne cesse de remercier. Un beau livre exaltant, exalté, et ivre de lumière sur de vastes espaces. (1p)

Luce PECLARD

Huguette JUNOD, 1985, Une autre réponse, Editions Eliane Vernay, Genève, 1986

Ecrivain, librettiste, femme de théâtre, 1er prix de la Société Genevoise des Ecrivains 1986, avec trois autres auteurs, Huguette Junod enseignante a aussi à coeur de faire connaître la littérature romande à ses élèves, ce qui n'est pas si fréquent chez les gens de la branche ! Elle nous soumet aujourd'hui des poèmes incisés, brefs, sur les pages impaires, en réponse, sur chaque page paire, à des événements marquants de l'histoire du monde qui la révoltent. Une démarche originale, quoiqu'il nous ne soyons pas certain que ces événements rappelés méritent de l'être sur une large page blanche, face au poème. H. Junod laisse toutes "portes ouvertes sur les mots à venir", en écho aux stériles pourparlers politiques. Pour oublier Hiroshima, "elle rapièce le temps immobile". Après l'apparition de Le Pen, elle note : "Je louerai des tombes pour y déposer vos masques". Devant l'embrasement de l'Afrique du Sud, elle évoque "une tortue aux larmes pétrifiées". Avec l'aide de ses mains, elle découpe le ciel en pétales, elle cherche l'argile des lendemains, une présence dans le silence, elle invoque la beauté. Peu de rapports, en somme, entre ses émergences poétiques finement ciselées et les quelque 130 émergences du mal recensées en 1985, dont nous sommes certains qu'elles se seront répétées en 1986, avec une navrante ressemblance. Une telle juxtaposition était-elle nécessaire ? Elle

st en tout cas problématique, relève Albert Py dans sa post-face; dérisoire, peut-être, risque l'auteur. Pour nous, très franchement, les poèmes, et eux seuls, auraient mérité d'être colligés : ils eussent mieux rayonné leur chant têtue d'espérance.

Luce PECLARD

Simone RAPIN, Banc public, Editions Poésie vivante, Genève, 1986

Simone Rapin, c'est le "dire essentiel", l'entrée en âme et en convivialité, le miracle journalier fixé à "l'établi du mot". C'est aussi une écriture fidèle et féconde à ravers une longue marche. Aujourd'hui, "Banc public" nous livre 14 thèmes de réflexion, en une prose forte, où quelques scènes disloquées rappellent que Simone Rapin a derrière elle une carrière musicale et théâtrale qui débute aux côtés de Lopeau et Jouvet. Au banc où nous nous installons pour réfléchir, nous déciderons avec elle que "mirer, c'est admirer", "s'agrandir !" Puis nous partirons à la découverte de l'Amour et de la Beauté, une musique indispensable à la jubilation de vivre, même si parfois les paroles ne suivent pas, tournent en rond, comme par exemple chez les fourmis du BIT ou de l'ONU, dont l'auteur décortique les filières et stigmatise les limites ... Car Simone Rapin le sait bien: le monde est un cirque, et dans ce monde "chacun est le spectateur et l'acteur pour quelqu'un !" Sur notre "Terre caotante", "jeu de quilles où ne se comptent que les illusions tombées au choc de la égalité", la poétesse rêve d'une politique transformée en "ode à la joie", "Ars magna" enfin devenu Fête, de la "mesure pour rien" à la "mesure pour Dieu", de l'objurgation stérile à la prière où, selon Kazantzaki, chaque parole est une arche autour de laquelle il faudrait danser.

Comme nous retrouvons Simone Rapin dans les lieux communs élevés à la raison d'être", dans le "voile du souvenir, manteau d'initiation", dans cette capacité à rendre grâce afin que l'existence soit "chapelle ardente où trouver pain et vin à leur source !" Et aussi dans cette envie inextinguible d'aimer toujours plus et toujours mieux, de renaître sans cesse à travers la "conscience de notre immortelle fugacité !"

La poétesse se retourne sur son adolescence provinciale : la découverte des écrivains qui l'engageront à être "pour et avec tout le monde", mais jamais "comme tout le monde"; le courage de s'affirmer alors comme artiste, malgré la sinistrose familiale où seule sa mère lui est rayon de lumière; l'envie irrépressible de "devenir elle-même" afin d'accomplir sa destinée, aidée en cela par son maître à penser, Edmond Gilliard, ce grand Vaudois poète, métaphysicien, essayiste qui, à son sens, précède même Etienne et Alain, et dont elle déplore que "son pays ait de la peine à le reconnaître."

Simone Rapin, c'est tout cela et beaucoup plus encore : à lire les "Contes vrais" de "Banc public", on voudra connaître sa "saga" personnelle, dont rendent compte ses nombreux recueils parus chez Poésie Vivante à Genève.

Luce PECLARD

Blaise VASEM, A la poursuite du ciel, Editions de l'Aire, Lausanne, 1987.

Nous avons les poèmes de Blaise Vasem : "*LES LUMIERES DE L'OMBRE*"; nous avons : "*TRANSPARENCE*", ce très beau livre écrit à la mémoire de son père, le maître-verrier Jacques Vasem, et voilà, pour notre joie, que : "*A LA POURSUITE DU CIEL*" vient de paraître aux éditions de l'Aire. Ce livre de 270 pages que l'on ne quitte plus dès que nous en avons commencé la lecture, tant il relate avec une rare ferveur, l'aventure d'un homme : "à la poursuite de ce ciel sans commencement ni fin, comme l'est toute vie humaine."

Ce qui nous subjugué dans ce dernier ouvrage, c'est le rêve et la réalité se complétant avec l'appui d'un verbe se déroulant avec une telle force de persuasion, un tel naturel, qu'il devient difficile de ne pas s'identifier à l'auteur pilote d'avion; c'est tout juste si le désir de devenir pilote soi-même ne prend place en notre rêve et de : "cultiver en nous cette admirable et indispensable faculté à nous émerveiller". Le mot est prononcé, ce livre émerveille comme les livres d'aventures de notre enfance. Dans le fatras intellectuel d'une fin de siècle qui s'éveille parfois de toutes ses mentalisations, c'est peut-être un signe des temps. Blaise Vasem ose suggérer sans faire sourire : "une nécessité de bonheur" au-dessus de laquelle : "il n'y aura plus que la grande nuit apaisant tout, même les gestes les plus humbles, même les mouvements les plus insignifiants"; et le poète surgit de sa carlingue qu'il a caressée tant de fois, mais le rêve continue, est-ce bien un rêve, cette "Nécessité" en nous d'aller au-delà des carrefours où la personne s'interroge ? et ce sera, à n'en pas douter, le prochain ouvrage de cet écrivain, cet : "autre sentier, celui-là beaucoup plus réel, beaucoup plus consistant et surtout infiniment plus apaisant pour la soif du coeur."

Pascal RUGA

ENQUETE ET CREATION

ECRIRE A GENEVE

Parlons tout d'abord de l'écrivain. L'écrivain est supposé être un intermédiaire qui permet à chacun de prendre conscience de lui-même, de sa vie, de la vie. Il sort de lui-même pour ... entrer chez les autres. Encore faut-il savoir le recevoir; la participation du lecteur est indispensable pour compléter, achever, l'oeuvre. Il y a de mauvais écrivains, il y a de mauvais lecteurs. L'écrivain donne la réalité, le rêve à celui qui sait prendre, qui veut prendre. Il est le médium. Il témoigne, dénonce, explique, véhicule les émotions, la pensée, la réflexion. D'ailleurs tout vécu est destiné à être dit ou écrit, partagé. Les écrivains sont particulièrement silencieux, timides, maladroits, voire renfermés et asociaux, dans les rapports quotidiens. Voilà pourquoi les écrivains ... écrivent. Et peut-être également les peintres ... peignent, les musiciens ... composent, les comédiens ... jouent.

Ecrire c'est vaincre le temporel et le néant. C'est une lutte contre la mort ou contre tout autre obstacle. Tout être humain éprouve ce besoin de se dépasser, d'explorer, voilà la définition de la "création". Dans n'importe quel domaine aussi quotidien et anodin qu'il puisse être, l'homme doit agir, vaincre, sinon c'est la "non-existence", le vide. L'écrivain fait vivre et survivre lui-même et les autres.

Le manque ou l'excès (surplus) étant la source de tout art, l'écrivain souffre pour ... remplir "ou" déverser. L'écriture est également un face à face, ou une fuite. De toute manière elle sera quête ou délivrance, fécondation, accouchement.

Si la solitude et le calme prédisposent, favorisent, la Suisse est le paradis des écrivains. Mais encore faut-il avoir suffisamment de "stimuli" pour avoir matière à penser, sentir. Là où il ne se passe rien, c'est assez ... "aride". "On ne doit chercher qu'en soi-même", belle maxime, mais le moi doit avoir une somme de vécu. Ce qu'on voit, entend, ce qui fait rire, pleurer, ce qui bouleverse, inquiète, etc., tout cela est matériau de l'écrivain.

Genève est une ville de silence, d'autres diront d'ennui, de léthargie, d'incommunication, etc. L'écrivain y est plus isolé, plus perdu encore qu'ailleurs. Y règnent, peut-être, la non-violence, la tolérance; y avons-nous la distance, le recul nécessaire pour être plus clairvoyants, plus concentrés, mais aussi y ressentons-nous — les écrivains —, beaucoup plus subtilement, le manque d'apports humains, voire d'événements. Il y a donc à Genève une possibilité de réflexion, d'introspection, mais également une carence, une frustration qui n'engendrent pas que les rêves. L'écrivain y est aussi révolté et désespéré.

Tous ces facteurs sont dans leur ensemble "fertilisants" pour un créateur.

Ce qui me frappe est encore un autre fait : l'écrivain à Genève est un "parent pauvre", le peintre, le musicien y sont plus reconnus, plus prisés. Les Genevois ne intéressent pas beaucoup à leurs écrivains, à leur littérature. Pourtant même un climat morose, une monotonie débilite n'empêchent pas le Genevois d'approcher, d'apprécier musiciens, peintres ou même comédiens !

Les écrivains ont pour concurrent direct et dangereux "l'audiovisuel", paradis des analphabètes, des paresseux et peut-être des imbéciles. Nous avons tout de même des Georges Haldas, Marcel Raymond, Jean-Georges Lossier, Jean Starobinski, Charles Mouchet et encore bien d'autres "littérateurs" de qualité qui prouvent que même à Genève il y a "l'étincelle" !

Bien sûr qu'à Paris, New York ou encore plus "ailleurs", nos thèmes d'écriture seraient plus nombreux, plus variés, nos dialogues "écrits" plus colorés, plus denses, plus musclés. Mais retenons en tout premier chef que l'écrivain, qu'il soit n'importe où dans le monde, doit avant tout avoir de l'imagination, un don, un talent. S'il ne

l'a pas en lui comme son sang et ses poumons, il n'est pas écrivain. Car il est de toute façon inutile, sinon impossible d'alimenter un "moteur" inexistant. Même si l'écriture est un métier, il ne peut s'apprendre qu'à partir d'une réelle "disposition viscérale". On ne peut semer et récolter que sur une terre féconde.

Et consolons-nous enfin nous autres "plumitifs" par le fait indéniable que personne ne nous interrompt dans notre discours et que nous pouvons "parler" à tout le monde ... sans aucun interlocuteur.

Nous sommes ainsi de grands privilégiés et somme toute très enviables.

Lya SYNGALOWSKI

*membre de la Société
genevoise des écrivains et
de la Société suisse
des écrivains.*

La Tête dans les Mains, Editions Saint-Germain, Paris.

L'Enfant Couleur de Nuit, Editions Perret-Gentil, Genève.

Et passe le Temps à Coeur et à Cri, Editions Vieille-Pressé, Neuchâtel.

Fenêtres sur Iles, Editions Vieille-Pressé, Neuchâtel.

CINQ MUDRAS DU BOUDDHA

I. L'absence de crainte (Abhayamudrā)

*Ne crains point
je ne suis pas venu pour détruire mais pour délivrer
pour maudire mais pour apaiser
vois mes mains sont vides
je n'ai pas d'autre arme que mon impermanence
pas d'autre contrainte que le détachement.*

II. L'attestation de la terre (Bhūmisparçamudrā)

*Né de la terre tu retourneras à la terre
sur la terre tu peux te reposer*

*souviens-toi: j'ai quitté mes vêtements de prince
pour le manteau souillé de terre d'un paysan
j'ai quitté les promesses incertaines du Ciel pour
le témoignage de la Terre
la Terre m'a protégé de la menace des démons.*

III. L'enseignement (Dharmacakramudrā)

*Allant plus loin que le Savoir, plus loin que le Désir
je fais tourner la Roue qui assure les retours et les causes
celui qui s'intéresse et s'agite est comme les rais qui tournent
l'un est plus haut l'autre est plus bas celui-ci envie celui-là
le Sage se tient au centre et ne distingue plus le Haut
ni le Bas, l'Avant ni l'Après
l'Etre ni le Non-Etre.*

IV. La charité (Varamudrā)

*Vois mes mains nues: je n'ai plus de richesses
vois mes oreilles percées: je n'ai plus de bijoux
ne possédant rien je ne puis te donner que le Monde
sans bijoux je ne puis te promettre que le Joyau.*

V. La méditation (Dhyānamudrā)

*Nous ne sommes qu'une ride sur la surface de l'Etre
l'oeil peut-il suivre sur l'océan le dessin d'une vague
qui dira cette vague est cette autre n'est plus ?
elle n'est qu'une ondulation que le vent soulève
que demain le vent tombe la mer sera comme un miroir
unis les mains ferme les yeux laisse reposer l'esprit
nous ne sommes qu'une ride sur la surface de l'Etre.*

André DURAND

ETUDE EN CHAINONS : JEAN-CLAUDE MAYOR

I. Le "Qui suis-je ?" de Jean-Claude Mayor ¹

Journaliste, essayiste, poète et Prix des écrivains genevois 1970 avec *Mes onze chemins* ², Jean-Claude MAYOR publie une plaquette de "pistes, sentiers, carrefours et impasses autour d'une question". Réflexions d'un promeneur solitaire dans les Alpes, aux vacances d'été, à la recherche de lui-même, une démarche commune à tous. Ecartée "la lourde pelle mécanique de l'intelligence", soulevés un à un les voiles qui émoussent la vision, le penseur se retrouve face à "l'ici et maintenant" essentiel. Ainsi devient-il un avec "la goutte de rosée suspendue à une aiguille de mélèze", un avec "l'éclat de bois, lorsque le bûcheron de l'instant abat sa hache sur l'arbre de l'éternité".

Qui suis-je ? Question à la fois petite et forte, ténue et exigeante, confrontée ni au passé, ni au futur, mais bien à l'éternel présent. "Le "je suis" délivré, comme un cristal de roche, est le lieu d'explosion, de perception merveilleuse, dans un silence de dimension infinie, à la fois intérieur et extérieur". Je saurai qui je suis, dit le poète, lorsque j'aurai oublié ma place dans l'espace et la forme que je m'accorde ... Donc, le moi transcendé, il n'y a plus d'obstacle à l'infini en nous, les siècles éclatent dans l'instant, "comme une bulle de savon".

De ces 122 pensées, présentées en texte continu, beaucoup mériteraient d'être poème sur une page unique.

Luce PECLARD

II. Situation

Le support à ce jeu qui entraîne à suivre Jean-Claude Mayor, commence avec sa lecture de la revue *ETRE* ³.

III. Du même auteur

Manuel pour école buissonnière, Ed. du Sapin Vert, Bulle 1952

Petite histoire d'une grande fête, Ed. Klausfelder, Vevey, 1955

Vie d'un almanach, Ed. Klausfelder, Vevey, 1957

La Tour de Peilz, Cité rhodanienne, Ed. Municipalité de La Tour de Peilz, 1958

Pourquoi pas Vevey ? Ed. Klausfelder, Vevey 1958

Eloge de la flânerie, Ed. Klausfelder, Vevey, 1959

Mes onze chemins (poème), Ed. Tribune de Genève, 1970

La région du Léman, Trésors de mon pays, Ed. du Griffon, Neuchâtel, 1971

L'Autre Genève, Ed. Bonvent, Genève, 1974

Riviera du Léman, Ed. Payot, Lausanne, 1974

Genève (La Suisse en cantons), Ed. Avanti, Neuchâtel, 1975

Les Balades du dimanche, Ed. Tribune de Genève, 1978
 Histoires genevoises mais quand même drôles, Ed. Tribune de Genève, 1978
 Du pilon à la gloire (La véritable histoire du Messenger boiteux), Ed. Tribune de Genève, 1978
 Genève, passé et présent sous le même angle, Ed. Slatkine, 1984
 Communes genevoises, passé et présent sous le même angle, Ed. Slatkine, 1984
 Le livre blanc de Genève, Ed. Olizane, Genève, 1985
 Voyage insolite sur Genève, Ed. Slatkine, Genève, 1985
 Genève, cité des parcs, Ed. Benjamin Laederer, Genève, 1985
 Genève à la rencontre de la Suisse, Ed. Benjamin Laederer, Genève, 1986
 Genève à pied, Ed. Slatkine, Genève, 1986
 Genève et ses marchés, Ed. Benjamin Laederer, Genève, 1987
 Carouge de A à Z, Ed. Slatkine, Genève, 1986

Ouvrages collectifs

Léon Savary, Ed. La Baconnière, Neuchâtel, 1965
 Encyclopédie de la Suisse actuelle, Ed. Mondo, 1974
 Les communes genevoises et leurs armoiries, Ed. Ketty et Alexandre, Chapelle sur Moudon, 1986

Hors commerce (Chez l'auteur)

De Ramuz à Charles Oulmont, Essai, 1957
 Gy et ses Gytans à travers les siècles, 1982
 Dictons et mirlitons pour mes amis vigneron, 1982
 Maroc de pierre et de sable, 1981
 Le poète immergé, 1986
 Qui suis-je ? 1986
 Le poète endormi, 1987
 La mouche, l'âne et le Sphinx, 1987

IV. Jean-Claude Mayor et sa quête d'être

Cher Monsieur,

Très intéressant, votre texte qui m'a été adressé par Luce Péclard. Vous qui avouez être coupé de votre source, mais qui faites le vide en vous pour y recueillir un magasin d'être des choses. De celui-ci et de celles-ci, vous parlez selon cette poésie aux lecteurs d'un journal, qui lui n'a plus guère que vous pour rappeler qu'il y a une essence des choses. **Qui Suis-je ?** est la question d'un retour à l'essentiel. C'est la question de l'Eden : l'Avant qui est Avent. Ainsi "l'identité du grand père", qui, dites-vous, n'aurait pas su formuler qui il était. Il lui suffisait d'être et il l'était.

La dialectique toute subjective tue, celle qui ramène le Cosmos à soi. Le bourgeon ne fait pas l'arbre ou la fleur. C'est ce qui l'empêche de participer de la révélation. La révélation est en ce qui lui donne vie; lui n'est qu'une émanation (et qui se croit, aurait peut-être ajouté Alain ... alors qu'elle croît seulement – de croître). Votre texte nous conduit tout droit au **Drame de l'Eden** ⁵.

Votre lien avec l'absolu est constant dans ce livre, et dans votre poésie aussi. Peut-être aviez-vous un temps, en suivant le sens de la cassure, été séduit par la mesure Sartrienne et l'éloignement; alors que ce que vous appelez "la tête vide, pour accueillir ce qui vient à soi", permet la révélation de l'objet qui s'impose. Démarche déjà plus Camusienne, pour vous rattacher aux Modernes, mais qui laisse aussi place aux rêves ! Car se poser votre question : "Qui suis-je ? ", vous permet de rêver à l'avant des mots, au concept, puis à la chose en soi, puis à ce qui la précède. Jean Brun, lui, pose en même temps votre question qui fut tour à tour celle de Descartes, de Shakespeare et de Bachelard (chacun apportant une réponse différente ... et peut-être subjective tout en ne voulant pas en avoir l'air), la question "Que suis-je ? ". Et nous voilà partis vers d'autres aurores ... Ce sont elles qui vous retiennent et qui vous attachent... qui nous donnent notre sens aussi, puisque dans cette **Tribune de Genève** où vous écrivez, vous soulevez la mousse des choses anciennes, malgré les rénovations et les bouleversements de toutes sortes.

L'infiniment grand et l'infiniment petit vous donnent un écho de vos dimensions, à la subjectivité de l'homme qui d'eux, capte ce qu'il peut. A chacun sa dialectique : et le mouton répond à votre question " béé ". L'homme ne fait guère mieux et si le langage lui permet de mieux se croire, il ne lui donne ni d'être, ni de découvrir ce qu'il est; tout juste parle-t-il de ce qu'il devient. Et nous connaissons une philosophie qui vit exclusivement de ce sens donné à l'histoire ! Tout pour paraître ce que l'homme n'est pas : mensonge absolu du " non-être " que votre voyage autour des choses souligne d'ailleurs fort bien. Vous êtes, cher Jean-Claude Mayor, un fossoyeur du monde moderne et l'un des rares que le Système n'ait pas empêché de parler. S'agit-il de la nostalgie des choses passées ? Car enfin " Qui suis-je " ? est question bien arrogante à une époque où il est de bon ton de ne plus être, et surtout de ne plus y penser. Vous nous rappelez sans doute que pour retrouver le monde des essences, il faut beaucoup rêver pour espérer être encore à nouveau.

Au demeurant, il n'est guère besoin de beaucoup creuser : voyez les excavations de la rue de la Croix d'Or ... et si l'on cherchait aussi dessous ! L'homme, quand bien même il passerait sa vie entière à bétonner, n'est qu'un plâtrier. De cette vérité-là aussi, vous êtes conscient, car comme le bon vin, vous prenez de l'âge et les deux infinis en vous se touchent, de l'Alpha à l'Oméga. Le bourgeon est développement du tout et lui permet de participer de l'entier ou de l'Un qui ne saurait être sans lui. Mais voici le langage qui nous perd. Car s'agit-il de l'un de l'entier ou de l'un du bourgeon ? Et qui es "lui", le bourgeon ou cela-même qui lui donne vie et qui

le mène, alors qu'il croit diriger. La grammaire et la langue occasionnent nos faux-pas. Subjectives elles-aussi, ne sont-elles pas sources d'errances ? Tout est espace autour de nous et nous ne saurions lui échapper, à moins qu'il n'y eût (ou qu'il n'y eût eu – ut) commencement.

Vous avez trouvé le moyen d'être fleur et d'être caillou : c'est en eux que se retrouve leur poésie, dites-vous ? Et pourquoi pas en moi, pour moi ? Avec raison, vous craignez la " Céleste fessée ", car ayant souligné la tentation du subjectif, la rapportant brusquement non au tout – qui pourrait être subjectif, lui aussi –, mais à l'absolu, vous répondez par le faux-fuyant de l'indéterminé, de la grammaire et de la dialectique : " Ça : Qui suis-je ? A peine ça. Et rien de plus ". Il est difficile de creuser l'en-deça de soi avec des mots que nous croyons être nous-mêmes. Il est impossible de remplacer l'être que nous sommes par des signes que nous ne sommes pas, mais qui nous approprient, se substituant à nous. Vous cherchez bien à raison ce que vous appelez votre " image du fond " qui contrairement à l'illusion, au jeu du miroir dont vous parlez aussi, n'est pas vous, mais ce qui vous précède ... Vous avez raison, selon cette alternative de pensée qui est seule vraie : " Je suis peut-être celui qui dicte à celui qui écrit " ... A moins que vous soyez bien le second, et qu'il s'agisse de ce qu'on nomme "état second" qui vous précède et qui vous pousse à l'intégrité de vous-même dans l'expression. Celle-ci, à ce moment donné, vous est offerte par ce qui est avant vous et qui vous guide, alors que moi-même, ici, je réfléchis sur votre texte, le comprenant de cette façon, avant même que de l'avoir lu et ce, tout en le lisant. Appelez ce cheminement " sentier de la poésie ", si vous le voulez. Car, ami Jean-Claude Mayor, votre texte n'est pas de vous, il vous est donné. Et j'utilise grammaticalement à tort le présent ici, mais " essentiellement " à raison, puisqu'il s'agit pour vous de toute évidence d'une révélation. L'Evidence, selon les termes de Pierre Souyris ⁶ est Révélation et Verbe, dont la substance est faite Chair. N'est-ce pas là la réponse à votre " Qui suis-je " ?

Mais je n'ai pas encore lu tout votre livre. Je le lis avant vos signes, même pas entre vos lignes, car vous ne cachez rien, et leur esprit précède ce que vous nommez, je crois, " fusion " de l'être et du non-être, pour que l'être soit en forme, alors que souvent il demeure l'esprit d'avant la lettre ? ... Ainsi Moïse ... Et vos Tables – car il ne s'agit pas d'un livre –, ont ce goût même de l'indéterminé qui se projette et se détermine, justement, dans un seul jet qui est celui de cette " fourmi occupée " et qui " tire une aiguille de sapin ". En ce sens vous êtes poète, et vous êtes voyant ou prophète, ou peut-être roi. Et le " petit effort pour comprendre ", vous le faites, en écoutant ce que vous écrivez.

Vous quêtez d'ailleurs la perception pure, loin du voile ou du reflet. C'est affaire de transparence et il est si facile de laisser nos sens nous égarer loin de la vraie réponse. Les sens et l'essence, deux notions qui pourraient fusionner dans la seconde, comme ce que vous écrivez, dans ce qui vient avant à l'état pur. Se succèdent

alors dans votre vision tout ce qui empêche le " Qui suis-je ? " d'atteindre la réponse que vous venez par ailleurs de souligner, "brouillard, inconsistant, espace et forme". Vous avez raison, pour toutes sortes de raisons, nous voyons mal. Le brouillard vous entoure et nous avec, et dans cette absence, " jamais autant qu'en cet instant blanc, je perçois que je suis " ... vous toucher à l'infini; car c'est bien de lui, en somme, que nous participons; au mieux de notre perception, dans un dépassement de l'obscur, et le lieu de la perception pure est cela-même dont nous participons dans l'infini.

Suivre le " Labyrinthe ", comme à rebours, mais de l'avant, consiste, " aboutit ", dites-vous " au point de départ ". Vous vous êtes saisi de la clef qu'un Giraudoux avait entrevue dans son **Apollon de Bellac** : le légume unique, l'Un, de Pierre Emmanuel. Le problème des humains remonte à Babel, leur langage les détourne de la perception. Ils adorent les formes, ils communiquent des signes, croyant **communiquer par** des signes, et ceux-là mêmes ne représentent pas l'essence de la chose qu'ils étaient censés apporter derrière la croûte des formes. " Je saurai qui je suis lorsque j'aurai oublié ma place dans l'espace et la forme que je m'accorde ", nous dites-vous avec raison. Seul l'infini offre à l'être sa dimension et l'homme ne peut que la rêver pour la découvrir en y participant d'être et non subjectivement. Il s'agit alors d'humilité. Ne pas être pour Etre et participer du Cosmos. Mais cela n'est point donné si nous cherchons à le prendre ou si l'homme le fait accroire.

On aurait dû s'en douter, vous faisiez une course de montagne et vous étiez plus proche de l'air et des hauteurs, de la nature en somme, que des gens ... un moyen à n'en pas douter, pour s'en rapprocher en les " voyant ", plutôt qu'en les sentant ... Et vous vous demandez, ce matin, " dans quelle direction se trouve ma fourmière ". La vôtre, bien entendu, mais la mienne aussi, car nous sommes des êtres révélés à eux-mêmes ... et votre lecteur également, s'il participe du même mystère. Car vous l'avez jusqu'ici, en bon conteur que vous êtes, gardée tout de même intacte, votre réponse à la question " Qui suis-je ? ". Vous ne l'avez pas usurpée en nous donnant des mots. Et vous nous dites : " Je peux donc me situer en dehors de moi, et je cherche avec une vive curiosité dans quelle direction regarder ", car l'appel, vous l'avez deviné, n'est pas comme le pensait Montaigne, " en moi ", mais comme vous le dites si bien, " en dehors de moi ".

Et la réponse " Quelqu'un qui ne répond pas toujours quand je l'appelle ", est métaphysique. Vous n'oseriez pas dire que vous êtes Dieu. Il faut être " suffisamment attentif " pour dire de telles choses et l'homme ne l'est pas; ce qui ne l'empêche pas de voir beaucoup plus clair : d'y voir beaucoup plus clair, en cela qui est la chose en soi, première, et en tous cas extérieure à lui-même et qui est **Lui**, sans qui je ne suis. Rassurez-vous, Ami-Poète Jean-Claude Mayor, quand vous aurez cessé d'exister, c'est alors que vous pourrez dire : " Je suis ". Mais vous n'aurez plus besoin de mots pour le dire.

C.M. (2.1.1987)

A l'auteur de la Mésangette

Cher Monsieur,

Intéressant, votre cheminement autour de mon “ Qui suis-je ”, Vous élargissez une question qui à l'origine, n'était que celle de la chenille ignorant qu'elle pourrait devenir papillon. Si les oiseaux ne la mangent pas avant.

C'est amusant d'être, surtout lorsqu'on tente d'en prendre conscience, le plus simplement possible. Et là, ma démarche n'est pas la quête compliquée au travers d'une dialectique ardue, mais l'établissement d'un instant de silence, pour percevoir – si possible – des voix d'autant plus vraies qu'elles sont plus faibles.

Or, notre monde n'aime pas le silence. Peut-être par peur de ces voix ! Et tous les moyens sont bons pour les étouffer. Mais je constate quand même que beaucoup de gens ont conservé la nostalgie d'un “ autre message ” et savent fort bien le percevoir lorsque je tente d'en glisser un fragment entre les lignes du journal. Qui n'est évidemment pas le support idéal pour ce genre de chose, mais qui permet de diffuser une idée. Restons modeste : de diffuser l'ombre d'une idée.

Un moyen, c'est d'être attentif aux “ signes ” qui demeurent innombrables autour de nous, mais qu'on ne prend pas la peine de regarder. En fait, c'est le signe qui parle et je ne suis que son scribe, qui essaie tant bien que mal de le mettre à la portée d'autrui à l'aide de mots trop souvent imprécis. Mais il existe une grâce particulière pour le scribe attentif : un peu de l'essence du signe passe par le mot.

Tchouang-Tseu avait rêvé qu'il était papillon. A son réveil, il n'était plus certain s'il était un papillon ayant rêvé qu'il était Tchouang-Tseu, ou Tchouang-Tseu ayant rêvé qu'il était un papillon. Cela s'est passé il y a 2300 ans, et c'est parfaitement actuel. Ma quête me conduit assez souvent dans ce genre de pensée, et ces identifications successives – herbe, caillou, nuage, etc – sont enrichissantes.

Quant à la “ céleste fessée ”, elle est souvent récompense, vu la personnalité de celui qui me la flanque ! Son principal effet est de me ramener sur le sentier de l'humilité lorsque je m'en éloigne. Et cela aussi, maintient un certain esprit d'enfance sans lequel on a de la peine à percevoir l'idée simple.

“ Je pensais avoir atteint le sommet et je viens d'accoucher d'un oeuf ”, dites-vous ⁸. J'avais été frappé par ce constat et un peu navré de ce que vous paraissiez accorder davantage d'importance au sommet qu'à l'oeuf. On peut exister entre l'extériorité du sommet et l'infériorité de l'oeuf. Images encore de l'exotérisme et de l'ésotérisme.

Vous décortiquez d'ailleurs l'oeuf dans la “ Parenthèse ”, avant de regarder du côté du sommet. D'en redescendre et de vous dire que “ c'est bête le vide ”. Et pourtant ce vide est indispensable. Il est le récipient dans lequel on peut mendier quelque chose.

Nasrudin avait appris qu'un maître offrait un thé magique. Il se rendit chez lui avec un bol plein d'eau. Mais le maître lui dit qu'il ne pourra lui offrir le thé magique que lorsque son bol sera vide. Je pense qu'on doit aussi apprendre à aller au-devant des signes et des choses avec un " bol vide ". Symbole d'une disponibilité parfois difficile à réaliser, tant chacun est fier de son propre contenu !

J'ai beaucoup rêvé sur le texte que vous m'avez envoyé au sujet du " Qui suis-je ", et qui en est une prolongation riche. Vous m'encouragez ainsi à poursuivre une flânerie extérieure, qui demeure une nourriture essentielle. Et c'est parfois lorsque les deux itinéraires — intérieur et extérieur — se croisent que jaillit le bref éclair de l'illumination.

Vous en avez pressenti le sentier dans " Vous êtes en train / D'accomplir des miracles / En marchant sur la pointe des pieds ". Et un peu plus loin : " Vous qui ne pensez pas par l'esprit / Mais qui tranchez en essence / Et trouvez d'intuition / Aux hommes leur sens de choses ".

Avec mes bien cordiaux messages et, pour vous amuser, ces quelques notes sur une petite opération récente.

J.-C. MAYOR

Etait joint : **Le poète endormi**
Genève, Février 1987

1. Ed. J.-C. Mayor, Calas 10, Genève.
2. Ed. Tribune de Genève.
3. (Renseignements : Gilberte de Ronseray, 137 rue du Président-Wilson, 92300 Levallois-Perret, France).
4. in **Le poète endormi**, voir note à la fin du texte.
5. Robert Couffignal, Association des publications de l'Université de Toulouse-Le-Mirail, 1980 et entre autres, de Jean Brun sur l'Avant-avant, in **L'Homme et le langage**, PUF, Paris, 1985.
6. **La désintégration du verbe**, Paul Roubaud, Aix en Provence, 1969.
7. Voir **Le sens sous les mots**, pp 45 et suivantes.
8. **La Mésangette** (Préface à la révolution essentialiste), Ed. Saint-Germain-des-Prés, Paris 1980.

POEMES

REVERIE

*Un clair matin de Juin, s'égayait sur les choses !
Un soleil indiscret s'égarait sur les roses,
Avivant leurs parfums et leurs fraîches couleurs,
Embaumant et diaprant la Roseraie en fleurs !*

*Du milieu de ces fleurs, montait vive et joyeuse,
La chanson du berger, dont la flûte amoureuse,
Des roses, glorifiait la royale beauté
Et le charme infini, par elles, dégagé.*

*Du jet d'eau, son rival, jaillissaient en cascades,
Les arpeges joyeux, des galantes aubades !
Au travers des rayons d'un soleil transparent,
La lumière irisait ses perles de diamant.*

*Les nymphes se baignaient dans l'eau claire et limpide,
Et sans voile dansaient, gracieuses sylphides.
Dans ce parvis de fleurs, le temps s'abolissait:
Seul, subsistait le rêve auquel tout nous conviait.*

*Et tandis que j'étais parmi toutes ces roses,
Mon âme s'exaltait de cette apothéose
Invitant à la joie, au doux recueillement,
Ravissant, et les yeux et le coeur du passant.*

Madiana LUCHETTA-RUSSOTTI

: Cristal de Vers (Parc de la Grange)

PRINTEMPS

*J'ai côtoyé longtemps
Des rives incertaines
Pâles comme un printemps
Aux promesses lointaines*

*Quelquefois j'ai jeté
Mon ancre dans le fleuve
Et mon coeur a guetté
Un courant qui l'abreuve*

*J'ai souvent débarqué
Marché près de la berge
Des amis invoqués
M'attendaient à l'auberge*

*Mais le soir revenu
J'ai repris mon errance
Vers ce but inconnu
Qu'appelle ma partance*

*J'ai navigué longtemps
Des lueurs incertaines
Ont paré le printemps
De richesses lointaines*

Marie-Augusta MARTIN

mars 1987

FACE A FACE 10

*Le tourne orbe sur un carré de terre comme sur le dos d'un dauphin
faisant à moi les sèves maritimes les effluves du printemps du jour de
l'aube. Des millions de fruits d'eau jaillissent semences d'éternité.*

*Le sol chavire. Voyez-vous les nains, les elfes, et la sylphide mon
aimée de nul regard ? Les portes du coeur jadis closes explosent et ce
sens au-delà du sens étouffe en une marée sauvage.*

*Drapant l'hydre verte d'humanité et d'oubli la rosit en ton corps que
j'adore fol et rieur. Alors nul rythme n'effrène plus l'orgasme des
instants théistes. Ces univers révèlent tant de plaisirs que l'ouïe le
goût le toucher de l'extase l'odorat tous ensemble y touchent un déjà
pas encore.*

*Il n'y a pas d'explication. Ces fleurs grenues se transforment en de
merveilleux fruits et muent serpents dévots du soleil. Se glissent en ces
sols touffus les grâces inconquises qu'on ne saurait pétrir qu'en rêve.*

François Victor TOCHON

en Commentaire éclaté (inédit)

LECTURES APPUYEES

GABRIELLE FAURE : LA NUIT D'AUTUN

Quelle est l'origine de la Femme ? Serait-elle " l'Hommesse " issue d'Adam, auquel cas l'hégémonie masculine trouverait une légitimation hors de l'anthropologie mythique, ou au contraire, de la Terre, ainsi que le propose également la Genèse ? Cette dernière hypothèse traverse *La Nuit d'Autun* de Gabrielle Faure (Aire 1986), et se réclame d'un triple discours : celui du mythe, de la tradition judéo-chrétienne et du quotidien.

Convergence de ces différentes paroles vers la figure multiforme de Lilith du temps d'avant Eve, Lilith la révoltée, l'indépendante, l'obscur et la radieuse tout à la fois ; l'archétype, peut-être, de la femme contemporaine, plus précisément d'Irène Messenger, cette active journaliste du troisième âge qui se retrouve à Autun en compagnie d'anciens camarades de classe, pour un voyage culturel organisé chaque année par le groupe. Malaise cependant, mais qu'elle parvient à dissimuler grâce à ses aptitudes à manier la langue, à parler en public, à la radio : Anne, son amie de l'époque gymnasiale participe au séjour en compagnie de Marc, son époux depuis une quarantaine d'années, soit après qu'il a été l'amant d'Irène.

Tour à tour, les trois protagonistes s'expriment en monologue durant leur nuit passée à Autun, dans un ancien couvent d'Ursulines transformé en hôtel, et la structure tripartite du récit constitue une sorte d'extension au symbolisme du chiffre trois. Comparables à des miroirs mobiles tantôt en face à face, tantôt déviés de l'axe du regard regardé et regardant, mutilé et mutilant, les voix des personnages sporadiquement se disloquent, absorbent, recrachent, déforment ou nient les images de la mémoire. S'éteignent parfois. Ainsi celle d'Anne, l'Eve chassée du Paradis, mais aussi la Mater Dolorosa amputée de son fils cadet tué dans un accident de moto en compagnie de Germain l'aîné – Abel et Caïn ? – la cancéreuse qui n'ignore pas sa fin imminente. Drame qu'il convient cependant de taire absolument, sans quoi Irène, la rivale " qui porte ce beau nom de paix et qui sème la discorde " prendrait-elle alors la place ? " J'espère que tu ne leur as pas dit, (Marc), que j'allais mourir. Cela ne regarde personne. " Se taire et lutter. Lutter contre la mort bien qu'elle s'ouvre peut-être sur une " ré-union " avec les disparus. Donc avec Jérôme " le petit ", le fils bien-aimé dont l'absence tant lui pèse. Et qui l'amène à supputer une faute du " grand " subitement parti pour l'Afrique afin de " soigner des nègres qui ne lui sont rien. "

Lutter contre le sommeil aussi, afin de guetter l'heure du retour de Marc dans " la chambre-cercueil ", de lui faire remarquer son retard : non, elle ne sera pas dupe ! Nul doute qu'il courtise Irène cependant que l'étouffent l'angoisse et la souffrance, l'amertume et la colère. L'état de léthargie néanmoins l'emporte finalement, et ne demeure alors plus qu'un balbutiement suspendu dans le souffle exténué de la malade : " Pax perpetua ... Lux aeterna ... ". " *La Fuite en Egypte* " ou Anne-Eve et son enfantement douloureux ...

L'extinction de la parole féminine suscite l'avènement du discours masculin : à l'instar d'Anne et d'Irène, Marc supporte difficilement ce voyage, ces confrontations avec des condisciples dont le regard ramène à son propre regard et, corollairement, engendre l'introspection, l'élaboration du bilan de son existence : " Je n'ai rien fait de ma vie. " Et la musique ? Anne ne l'appréciait guère : " Il n'y a pas à dire, il me le fallait, mon studio, mon territoire. J'en serais venu à la détester de ne pas supporter ce que j'aime le plus. " Adam chassé d'un simulacre de Paradis et s'inventant un Eden pour s'adonner à sa passion. Pour écouter également *La Sonate du Printemps* jouée en duo avec Irène quand ils étaient encore tous deux au gymnase, et achevée, un jour, dans l'acte charnel : " Je n'étais pas le premier. J'en étais à la

ois dépité et soulagé. ” En écho sourd à ce monologue, la voix lointaine d'Irène :
‘ Il a dû penser que j'avais couché avant lui avec Dieu sait qui. Par fierté, je ne lui
i pas raconté que je m'étais à demi empalée, à douze ans, en escaladant une balu-
rade pour échapper à un type ...’

Incommunicabilité que seule peut résoudre, temporairement, l'attirance com-
mune des anciens amants pour l'art : assimilable à la **Petite Sonate** de Vinteuil dans
a **Recherche** proustienne, l'image d'Irène suscite la réminiscence du premier mouve-
ment de **La Sonate du Printemps** : “ Il a suffi de revoir Irène et il était là. ” Analo-
gie aux termes néanmoins inversés : ici, ce n'est plus l'art, mais la femme qui cata-
yze l'éveil de la mémoire, et une telle permutation met en évidence l'importance de
la figure féminine dans cette “Recherche” d'origines qu'est **La Nuit d'Automne**. Mais
à n'est pas la préoccupation essentielle de Marc-Adam : il tente de comprendre dans
quelle mesure les femmes ont participé à l'échec de sa vie. Outre Irène, puis Anne,
l'autres personnages féminins ont traversé l'existence de Marc, par exemple ceux
‘ occasionnels, entre deux trains, entre deux portes. ” Icare tué d'avoir voulu frô-
er le soleil. Ou Don Juan payant du prix de sa vie son défi à la Divinité. Car en
ffet, Marc se désolidarise du donjuanisme contemporain par le dépouillement de
out orgueil face aux erreurs dont il fait l'aveu, ce qui lui confère, en certain mo-
ment, une dimension pathétique : “ Ma pauvre Anne, qui aimait tant conduire, et
qui a dû y renoncer à cause de son couillon de mari ! ” Reproche aussi par rapport
à Irène : “ Je n'ai pas su te garder. ” Le besoin de ces deux femmes (“ Il m'aurait
allu les deux : toi pour me comprendre, et elle pour m'approuver. ”) signe simul-
anément la duplicité de la figure féminine et de Marc, et le temps des regrets de
'émietter peu à peu dans une attaque contre l'épouse et l'amante d'antan, faces
nobles et ambivalentes de la Femme, Eve et Lilith conjuguées : “(Irène) a gardé le
on de celle qui sait tout (et) Anne est profondément bourgeoise. ” De cette parole
nasculine, éparpillée ici et là dans les divers registres émotionnels, il ne reste bien-
ôt plus qu'un cri de colère : “ Elles nous auront. Elles nous auront. Elle nous au ”.

Condamnation d'Eve-Lilith. De la femme soumise, issue d'Adam, et de la révol-
ée née de la Terre. Où situer la voix d'Irène, sinon du côté de celle de Lilith, mais
ans oublier qu'il ne s'agit que d'une voix ? “ Est-ce qu'il t'est arrivé de m'écouter
la radio ? ” monologue-t-elle à l'adresse d'Adrien, l'homme aimé qu'elle n'a pas eu
e courage de quitter la première, ainsi qu'elle l'avait fait avec Marc, apeurée par l'é-
ventualité d'un abandon : “ Si tu ne veux pas que lui te quitte, quitte-le. ” Lilith
neurtrière afin de se protéger du meurtre ... Vie d'impostures et de faux-brillants
our camoufler la vulnérabilité des profondeurs. Masque de maquillage d'où s'é-
happent des aveux en monologue : “ Je n'ai pas eu la force de te quitter, (Adrien).
e t'aimais. Maintenant encore une part de moi s'obstine à continuer à t'aimer. ”
Eve chassant Lilith, et vice-versa. Duplicité. Le cri de Mélusine cherche un écho loin
lu clan des “ Sieurs de Lusignan ”, là où pourraient sans doute s'accomplir les
vices partagées de l'Homme et de la Femme. En art, peut-être ? Ou en l'espace
l'une vision océane dont l'harmonieuse magnificence signerait l'accord avec moi-
même, l'autre, le monde. Avec la vie comme avec la mort : “... le soleil couchant
sur un océan de nuages, c'est là qu'il faudrait mourir, que cela ne ferait rien de mourir
gorgée de tant de beauté.”...

E. HABERSAAT
(7.5.87)

HENRY BABEL contre les "MOMIERS" et le sectarisme

"Précurseur de Mai 68 en Novembre 40", Henry Babel affirme que "l'homme est né de la difficulté". Il indique tout au long de *Ma vie de pasteur* comment celle-ci l'a "façonné" de l'école à la vie d'Eglise, moment où de Hollande où il se trouvait, il reviendra à Genève ("les murailles de Jéricho"). Contestataire fort du bon sens de luttreur emprunté à son père et qui le mène à faire face à l'obstacle, il réfléchit les idées des autres et les adopte pour sa pratique dès qu'il les trouve bonnes : "confondre l'éducation et la scolarité obligatoire c'est confondre le salut et l'Eglise", apprend-il du premier Denis de Rougemont sans appliquer le "personnalisme" de cet auteur. Son livre est un discours sur la vie et sur les temps, un peu comme des propos du soir au coin du feu, à la veillée. Il s'agit aussi d'un discours d'orateur qui transcrirait quelque improvisation sortie du passé, sorte de langue parlée d'homme cultivé "au degré zéro" de la chaire.

Renvoyé du Collège pour avoir fait la caricature des professeurs et du système, il travaille à haute voix devant un tableau noir, pour mieux savoir et pour mieux s'imposer. Dès l'ouverture du livre des esquisses sont dressées des personnalités du temps - celles de l'Université aussi -, Auguste Lemaître, Wilfred Monod, Karl Barth ("Je considère que sa méthode et son système sont un mélange subtil de vrai et de faux"). Le ton de la veillée devient celui de la confidence : on cerne les tendances contradictoires qui alimentent l'évolution de la Faculté de Théologie de Genève, les mouvements de l'objectivité idéologique de Barth et les "ravages" qui devaient résulter de cette infiltration étrangère. Dans son livre, Henry Babel révèle certains aspects de la politique universitaire, dont beaucoup survient "à l'insu du grand public" et sous l'action des groupes de pression. Politique universitaire et sectarisme : "La règle étant alors soit de passer sous silence l'œuvre de plusieurs générations de théologiens protestants, soit de ricaner à l'ouïe de leur nom". On devine les apologes possibles de Sébastien Castellion, de Jean-Alphonse Turretini, de Jean-Jacques Caton Chenevière, d'Auguste Sabatier, de Charles Wagner ou de Wilfred Monod. Henry Babel fournit aussi la liste des pasteurs libéraux à abattre, dont Roger Wyler, secrétaire général de l'Eglise : ceux-ci sont pluralistes, comme le futur pasteur de la Cathédrale de Genève le sera toujours.

Mais voici que se succèdent les travaux universitaires, le premier culte, la soutenance de thèse : "Jésus devant l'histoire". Savoir "quand et comment les Evangiles avaient été composés et quels étaient les récits se situant le plus près des faits". Cette poursuite des textes, toute calvinienne, semble avoir poussé Henry Babel loin du "dogmatisme d'un autre âge" qui semblait animer la Faculté autour de l'année 1947, date à laquelle, il soutenait une première thèse. Peu combatifs pourtant, sont ses collègues libéraux des groupes "Foi et Vérité" ou encore, "Pour l'Eglise de tous". M. Babel devient dès cette époque "l'homme à abattre" ... il l'est toujours ... Du moins c'est ce qu'il nous dit.

Plusieurs articles de lui sont alors publiés dans *Le Protestant*, dont : "Qui fera la réforme de la Réforme ?", alors que le nouveau journal, *La Vie Protestante* "jetait systématiquement nos articles au panier". Une constante pour le lecteur se dégage de *Ma vie de pasteur* : la pensée d'Henry Babel l'oblige sans cesse à la recherche intellectuelle, "mais il importe de trouver le chemin de la simplicité" ... "C'est en Dieu que nous avons la vie, le mouvement de l'être". Au contact de ses paroissiens, le nouveau pasteur de la paroisse de Pregny-Chambésy-Grand-Saconnex fera la découverte que "La sincérité, le naturel ... (sont) l'essentiel". Le ministère est à l'origine des contacts qui vont "du haut en bas de l'échelle sociale" et qui permettent de remettre la vie en perspective loin de toute discrimination.

Partisan du dialogue interreligieux, Henry Babel ira forger d'autres réflexions à Londres, chez les Anglais : "Plus pragmatiques que théoriques, ils conçoivent le progrès par adjonction, non par suppression". A Londres, il trouve vingt-sept ou-

vrages d'Albert Schweitzer que " personne n'avait été capable de lui proposer à Genève ". Autre rencontre marquante et décrite avec soin, celle du président de la Fédération des Eglises protestantes de France, Marc Boegner, marquée elle aussi d'un combat d'idées : " En lui, il y avait l'homme tout court, non dépourvu de cœur, marqué par le christianisme social." Le combat, toujours, est celui-là même qui conduira plus tard Henry Babel à occuper la chaire de Saint-Pierre d'une façon permanente. Mais avant cela, il lui fallait faire les expériences alsacienne et hollandaise, à Strasbourg et à Utrecht.

A Strasbourg où l'on s'exprime indifféremment en allemand et en français, une surprise l'attend : " Si le barthisme avait opéré des ravages en certaines Eglises de France ou en Suisse romande, c'est que nombreux de ses adeptes étaient incapables de lire Barth dans le texte ". Du contact qu'il eût avec le doyen Hauter, professeur de doctrine, il retint ceci : " Dans toute doctrine, il faut chercher l'intention de ceux qui l'ont formulée ". Mais le peut-on toujours quand un philosophe ou un orateur sont inspirés ? Et que penser de Sébastien Castellion qui du temps de Calvin prônait le libéralisme et prenait position contre la peine de mort ? Signe des temps ou ouverture d'esprit ? Ces questions sont celles de l'étudiant Babel, en cours de licence.

De Vandoeuvres où il prêche, où il découvre son épouse et où il réfléchit au " mariage prédestiné ", on trouve quelques pages, puis il est question de sa première rencontre avec Albert Schweitzer, à la pensée duquel il consacrera sa thèse; une pensée qu'il apprécie bien plus que celle de Karl Barth, celle-ci devant demeurer l'une de ses bêtes noires. Puis vient l'élection à la chaire de l'Eglise française d'Utrecht, six années de ministère et de conférences aux " Alliances françaises " de Hollande. Toujours Henry Babel détache une sentence. Ainsi celle empruntée à Guillaume l'Orange : " Je maintiendrai ", ou à Descartes : " Les Pays-Bas sont une contrée propice à la lucidité de l'esprit ". Enfin, le 6 juillet 1954, il soutient sa thèse à l'Université royale de Leyde : " La pensée d'Albert Schweitzer, sa signification pour la théologie et la philosophie contemporaines ", sujet que l'Université de Genève n'aurait su lui permettre. A Leyde " où contrairement à Genève, toutes les tendances étaient équitablement représentées ".

A Leyde, le confort matériel assuré jusqu'à la fin de ses jours, le mirage de l'insécurité le rappelle pourtant à Genève, et c'est un chapitre chargé de menaces et de nuages, " Mon retour à Genève où les murailles de Jéricho " qui laisse le lecteur à la fin du premier tome, dernier publié du pasteur Henry Babel, **Ma vie de pasteur** (Première partie), HB Henry Babel, Roto Sadag, Genève, 1986.

C.M.

CHRONIQUE DES PROSES

Gabriel MUTZENBERG, *La Réforme, vous connaissez ?* Editions Librairie Emmaüs, St. Légier, 1986

Historien infatigable, Gabriel MUTZENBERG, et grand connaisseur de la littérature grisonne. Après "Destin de la langue et de la littérature rhéto-romanes (Ed. L'Age d'Homme) et une anthologie correspondante, après "L'obsession calviniste" (Ed. Labor & Fidès) – qui casse la caricature qu'on nous a faite de Calvin – et "Henry Dunant le Prédestiné" (Ed. Robert Estienne), il fait revivre pour nous les grands jalons de la Réforme qui ont noms Valdès, le pauvre de Lyon; Wycliff, l'évangéliste d'Oxford; Jean Hus de Prague, brûlé à Constance; Savonarole à Florence; Luther, Nicolas Manuel, Zwingli, Joachim de Watt, Farel, Calvin, Bullinger, Viret, Knox ... Un ouvrage en tous points passionnant, qui souligne l'obéissance à Dieu, garante d'épanouissement. "Quand les relations avec Dieu sont justes, conclut-il, celles des hommes entre eux trouvent aussi leur juste place." Un livre illustré, documenté, qui restera une référence.

Luce PECLARD

Charles P. MARIE, *Le sens sous les mots; Potchefstroom University Press, R.S.A., 1985, 269 pp.*

Le titre de cet ouvrage est explicite : il convient de retrouver, à la fois par la démarche pédagogique, par l'entreprise créatrice et par l'analyse critique et théorique, *le sens sous les mots*. Cette recherche du sens n'implique pas une récusation brutale des données de la linguistique contemporaine, qui sont ici, pour l'essentiel, identifiées au partage *signifiant/signifié*, mais leur ré-examen. Cette reprise se fait dans une quadruple perspective : celle de l'enseignement du français, langue maternelle ou langue étrangère, celle du statut d'une langue vivante, celle de quelques expériences critiques de la modernité. L'apprentissage linguistique offre de bons exemples pour marquer qu'un partage strict signifiant/signifié conduirait à une impossibilité d'apprentissage et, plus gravement encore, à l'impossibilité de concevoir théoriquement le passage d'une langue à l'autre. A travers cette question, implicite ou explicite de la traductibilité qui renvoie elle-même aux partages internes à une langue et qui, cependant, n'excluent pas de noter l'unité de cette langue, l'auteur marque nettement qu'il ne peut y avoir de dépossession sémantique d'une langue ou d'une pratique linguistique. Jouant des dualités de la langue et de la parole, utilisant contre des thèses convenues et Saussure et Starobinski, reprenant la double figure d'*animus* et d'*anima*, s'interrogeant sur la symbolique linguistique de la *Tora*, usant de tel poème de Patrice de la Tour du Pin, passant par Chomsky, Lacan et Tourmier, Charles P. Marie plaide pour un *amont de la langue* – ce qu'elle désigne inévitablement et ce à quoi toute pratique linguistique revient, non pas de façon immédiate, mais à travers l'expérience de l'obscurité. Il faudrait conclure à une métaphysique inévitable de la langue, en tout cas à quelque ineffaçable souci de l'Être. Dire un tel souci n'est pas tant dénoncer les thèses linguistiques dominantes – Barthes est ici l'objet d'une reconnaissance explicite –, que souligner qu'elles portent leur propre dépassement. Le titre de l'ouvrage détourne significativement le titre de Starobinski, *Les Mots sous les mots*. Ces perspectives linguistiques marquées, l'étude d'écrivains contemporains, Beckett, Sartre (*Les Mouches*), Giraudoux, Jean Guirec (*L'Enchantement de la nuit*) montre que la modernité, dans son exercice volontaire de l'artifice et de la liberté du langage, joue la mauvaise foi et occulte de

nanière manifeste l'amont du langage. L'ambivalence même de Godot. La contradiction de Sartre. Et la leçon de Giraudoux : il n'est de création que par une pensée totale, à la fois esthétique, littéraire et religieuse. *Le Film de Béthanie* enseigne qu'il n'y a pas lieu de craindre l'âge métaphysique. Cet exposé de l'amont du langage rend possible une approche complète de la culture, une définition d'un humanisme de modernité – celui-là même dont Barthes, rappelle Charles P. Marie, disait qu'il est impossible. L'ouvrage se conclut sur une série de propos qui sont autant de méditations libres sur les rapports de l'être et du langage. On est ici dans l'ordre de l'assertorique : il ne s'agit plus d'analyser, mais de répéter qu'il n'y a ni langage ni création sans dimension verticale. Ces propos sont conclusifs et parfaitement accor- lés aux démonstrations antérieures : la réalité du langage passe toutes les analyses du langage et l'expérience du langage est, sans aucun doute, celle d'une complétude dont – et c'est bien là le paradoxe essentiel – il ne nous est pas donné un pouvoir immédiat de la dire.

Jean BESSIERE
(Université de Picardie)

Fawzia ASSAD, Des enfants et des chats, Editions P.-M. Favre, Lausanne, 1986.

Ce livre, qui a obtenu le prix de la Société genevoise des écrivains offert par la Ville de Genève, est annoncé comme "la saga d'une famille égyptienne musulmane" dont les descendants sont les témoins et les victimes de la libération des moeurs. Conflits entre coutumes séculaires et les apports de la civilisation occidentale.

On a à faire à une saga, non générique d'anciens récits scandinaves, descendue comme un iceberg vers les mers et les terres plus chaudes, la Méditerranée et le delta du Nil.

"Des enfants et des chats" est davantage une chronique qu'un roman, sorte de fresque hiéroglyphique d'avant Champollion, une histoire plus imagée que sentie d'une famille troublée par la répudiation de la femme adultère et dispersée par des déologies nouvelles.

Récit truffé de descriptions de la vie quotidienne, avec juxtaposition de mariages et d'enterrements de riches et de pauvres "où chrétiens et musulmans se disputaient non pas Dieu, mais la terre et l'eau" (p. 8). L'auteur dévoile ici, peut-être inconsciemment, ses conceptions religieuses : "L'essentiel pour ceux qui restent chrétiens comme pour ceux qui se convertirent à l'islam, ne fut jamais ni Christ ni Allah, mais ce mélange de terre et d'eau, cette "boue" qui collait à leur peau, qui es soudait les uns aux autres. Un lien plus fort que Dieu lui-même" (p. 8).

Personnages folkloriques tels le coiffeur d'ânes et sa fille Om'Abdou excisée à l'âge de huit ans, devenue gardienne de la Cité des morts. "Plus tard, disait sa mère, elle ne courra pas les rues comme une chatte en chaleur" (p. 40).

Farid, père de Chafik, Rawheya et des jumeaux Moheb et Rawya, a répudié sa première épouse infidèle, Zakeya. "Alors il prononça ces mots contre lesquels une musulmane n'a aucun recours : tu es répudiée" (p. 15).

La faute de Zakeya va jeter "le mauvais oeil" sur les membres de la famille qui vivent dans la hantise de ce sort néfaste, manifestation du diable. Impressionnés par l'oeil borgne de Rawheya, "ils pensaient que cet oeil aveugle qui déchiffrait une musique, un texte intérieur, un passé vécu avec sa mère, dans un monde merveilleux où a différence n'existait plus entre l'homme, l'animal et la plante" (p. 51).

Les jumeaux Moheb et Rawya posent des questions sur leur âme et celle des chats, comparant Rawheya à la chatte Mu'ezza pareille au "Grand Chat assis près de

l'arbre perséa, l'arbre de vie dont les innombrables feuilles ressemblent à des langues et les fruits à des coeurs, il tuait le serpent du mal et des ténèbres" (p. 55). L'âme des enfants se libère durant le sommeil dans celle des petits félins dont ils vivent les jeux érotiques.

Exode du Haut Nil vers le Caire, puis, pour Moheb, vers l'Amérique "désert de neige" d'où il revient plus instable que jamais et surtout déçu de découvrir une soeur militante féministe qui a épousé un communiste mécréant. "Moheb semblait malheureux. Il oubliait parfois de rire ... Il imaginait dans ses (de sa soeur) propos des flèches lancées contre lui : elle faisait allusion aux amours des chats, elle racontait les scandales de ceux qui s'enrichissaient" (p. 162).

Il se rend dans sa "chevrolet chromée" à la Cité des morts pour s'incliner sur la tombe de son père. "Ce n'était plus l'ancien désert hanté par des femmes semblables à Om'Abdou, qui s'en allait donner aux défunts leurs mets préférés" (p. 181).

Le récit est entrecoupé d'analyses politiques d'une Egypte face à la deuxième guerre mondiale et à la naissance de l'Etat d'Israël.

Cette chronique anecdotique, alerte dans certaines pages, pêche par un style qui n'est pas toujours à la hauteur du sujet et nuit à son authenticité. Ecriture parfois scolaire avec un sujet, un verbe et un complément. Un auteur, même de langue maternelle étrangère, peut-il se permettre d'écrire par exemple : "Sur le balcon, il y avait une légère brise" (p. 99). "Il était un séducteur" (p. 163). "Devant une table vide ... Rawya était assise" (p. 165). "Je suis passée voir ..." (p. 216).

Quant au fond, mythes et superstitions annoncés par l'éditeur sont relatés plutôt sommairement. A part le rôle du chat, le mauvais oeil et une brève allusion à la transmigration des âmes, les esprits intéressés par l'égyptologie et ceux qui ont visité les temples et les tombeaux pleins d'un ésotérisme à fleur de peau, restent sur leur faim.

Mme Fawzia Assad est Dr en Sorbonne, enseigne la philosophie et a publié un essai sur Kierkegaard. On est surpris qu'elle se borne à citer en passant les fêtes du "zar", le "babouin Thot" ou "l'oiseau Ibis, le Grand Caqueleur qui pondit le premier oeuf". On ne s'attendait pas à une étude sur les aspects symboliques, les mystères religieux et les manifestations occultes qui hantent le passé de l'Egypte pharaonique. Cependant la fatalité qui pèse sur Rawheya, la fille de la femme adultère, l'attrance et l'hostilité des jumeaux, le désenchantement de Moheb, méritaient, me semble-t-il, quelques considérations qui dépassent l'anecdote.

André Aug E. BALLMER

André Aug E. BALLMER, Des souris réceptives, La Pensée Universelle (4, rue Charlemagne — 75004 Paris), 1986, 158 pp.

" Là où la grâce des jeunes filles vous effleure la peau ", où l'on s'occupe de la réception des souris, de leurs erreurs de perception, au miroir sensible de la rétine masculine. Ceci occasionne de burlesques chassés-croisés ou qui-proquos cocasses, auxquels s'accroche la pensée amusée et quelque peu " sensuërote " d'un conteur habile qui vous effleure en rase-mottes et non sans talent.

Des souris de laboratoire, on passe à celles qui sont " habillées en femmes ". Tout en se laissant initier par l'événement, l'homme apprend à découvrir l'agrégée ès sciences naturelles, la demi-mondaine, la naïade sans doute sortie des songes de l'auteur et la compagne qui obligeamment s'absente. La biochimie, mais aussi Platon et Aristote, servent de prétexte à réflexions et au lancement d'hyperboles heureu-

es, " gravitations autour de mondes inconnus ". Un ouvrage apparemment léger où l'auteur se moque gentiment de la nature humaine, tout en donnant l'impression de la prendre très au sérieux. On y voit tour à tour des aspirations d'*animus* à la science, des épanchements libertins qui se mirent à *anima* qui les rejette, et l'*unanimie* éroussement de leur fréquentation réciproque. Celui-ci finit par ramener la fée habitude, plus psychologue que le héros du livre, un peu éculée, un peu décolorée, mais tout de même rassurante et spirituelle.

Un joyeux intermède, donc, où la poésie avoisine la fantaisie sur un fond de peinture hollandaise, voire italienne; et plane la sérénité tremblante, troublante parfois, des nymphes en fleur ou des souris qui chipotent.

C.M.

Edith HABERSAAT, *Turbulences, L'âge d'homme*, Lausanne, 1986, 184 pp.

Combat entre l'hydre et elle, car ce récit est quasi-autobiographique. Partie de la fumée et de ses ronds en spirale, de l'encercllement par l'espace-temps, Céline levient l'instrument d'une psychose et de la dissociation de son être essentiel de son être en forme. Maladie de la personnalité commune à un âge. Après le spleen des Romantiques, la révolte existentielle et la métamorphose, Edith Habersaat étudie la dissociation de l'être et du non-être, semble-t-il sur elle-même et sur son écriture, cette maladie du Siècle qui a frappé à des degrés divers bien des contemporains, et elle, aussi fortement que bien d'autres.

Elle est attachante en cela qu'elle est de son temps, espace-temps. Les modernes avaient évacué la *diachronie* au profit de la *synchronie*. Edith Habersaat vit la contradiction d'un monde où l'essence n'en peut plus de ne pas être et elle pousse sa plainte à ses limites. Céline se meurt de ne pas être. Elle est mangée par l'anormalité qui est synonyme de non-être. Ces *Turbulences* examinent en même temps que la maladie, les moyens de revenir à la normalité. A l'extrémité, c'est le monde de l'absurde, jugé par celui de l'absolu, mais dans une absence qui est maladie de l'être sans être et qu'on cherche à retrouver.

Il faut beaucoup de courage pour sentir, pour écrire et pour lire cet ouvrage qui est celui de la souffrance. Edith Habersaat est malade de ne pas être : c'est une déchirure du non-être qui voudrait démythifier sa négativité ou son immobilisme pour les remplir d'être. La problématique consiste à trouver le dessein essentiel de révélation ou de guérison qui le permettrait. *Turbulences* est une thérapie de l'absurde par le vide, en même temps que l'assurance d'un vouloir être sur le fond désespéré de la toile de mort contemporaine. Face au retour du sens, se dresse l'hydre dévorante du moi dépersonnalisé, instrument à la fois de la naissance et de l'échec des idéologies. La question du lecteur : le retour au " moi fondamental " est-il possible loin de l'essence ? Il semble qu'Edith Habersaat ait eu le besoin de ressentir cet espoir.

C.M.

ELIANE VERNAY : DIX ANNEES D'EDITION POETIQUE

Venues de la poésie, les Editions Eliane Vernay n'ont cessé, depuis leur création (septembre 1977), d'aller à la poésie. Une vocation poétique, celle de leur fondatrice, est devenue, tout en restant fidèle à elle-même, métier d'éditeur. Une écriture quotidienne a voulu imprimer d'autres écritures. Une voix a trouvé son diapason en s'harmonisant à d'autres voix. C'est ainsi que se sont dégagés tout naturellement deux critères qui président encore au choix des textes à publier (à ce jour, 57 titres de 37 auteurs) : l'exigence de la qualité authentique, qu'on puisse aimer parce qu'on la sent reliée à une source, et la recherche d'une ouverture qui a conduit à accueillir des manières diverses, des genres variés : poèmes, récits, nouvelles, essais critiqués (collection " Mémoires vives "), livres pour enfants; un jour, espère-t-on, des productions à découvrir dans d'autres domaines linguistiques. Que la peinture ait là sa place légitime (collections " L'Œil battant " et " Paroles de peintres ") relève de ce même esprit qui a su se définir et se maintenir. L'effort des Ed. Eliane Vernay va aujourd'hui dans le sens du renforcement d'une solidarité devenue vitale et dans celui d'une liberté à préserver comme valeur première.

Une maison d'édition qui veut faire vivre la poésie, notre lien, notre lieu, et la mettre à hauteur de vie, en même temps que mettre la vie à hauteur de poésie.

Chaque tirage de tête imprimé sur vergé de Hollande ou vélin d'Arches pur chiffon 160 g, est accompagné d'une ou de plusieurs gravures originales, numérotées et signées. L'exemplaire lui-même, parfois présenté sous emboîtage, est numéroté et signé par l'auteur et l'artiste.

COLLECTION " MEMOIRES VIVES "

La collection " Mémoires Vives " souhaite d'abord combler une lacune en rassemblant des textes consacrés aux principaux artistes suisses (écrivains, peintres, compositeurs, chorégraphes, cinéastes, etc.).

Grâce à des témoignages vivants et incisifs, elle propose aussi une approche personnelle et suggestive des différents créateurs de ce pays.

La sobriété et la justesse du ton permettent à ces écrits de restituer la parole des auteurs, contribuant ainsi à révéler certains aspects d'une vie culturelle particulièrement attachante, variée et féconde.

COLLECTION " L'ŒIL BATTANT "

Tisser de quelque façon, mais aussi défaire et refaire, dénouer et renouer, le réseau des correspondances entre les lignes, les couleurs, parfois les sons, et les mots, entre des signes différents et secrètement complices : tel est le projet de cette collection qui associe des écrivains et des artistes.

D'une page à l'aure, les figures se dédoublent et s'interpellent, non par truchement mais par incitation réciproque. L'écriture est regard, le regard écriture, l'œil et l'esprit divergent et se rejoignent.

Les Editions Eliane Vernay ne pratiquant pas le compte d'auteur, l'édition se fait exclusivement à compte d'éditeur.

**Le Prix littéraire de la SGE 1988,
offert par la Ville de Genève,
sera attribué à un ouvrage dramatique inédit.**